SAMEDI 3 JANVIER 1942. — Le N° : 1 fr.

ÉDITION MENSUELLE DU LIMOUSIN

Quinzième Année. — N° 600.

L'OPINION

HEBDOMADAIRE DE LA RÉVOLUTION NATIONALE ET SOCIALE

Direction-Administration : 35, rue d'Antibes - CANNES - Téléphone 912-75

LES ABSENTS ONT TOUJOURS TORT

Ne soyons jamais absents

par Charles NOUAILLE

Peu avant son discours au balcon du Palais de Venise, M. Mussolini parlant sur la tombe de Gioffredo Mameli a dit : « Nous n'oublierons pas »...

De son côté, M. Churchill, tout en accusant le coup porté à l'Angleterre par la perte de trois des plus belles unités de sa marine de guerre, a affirmé que son pays sortirait victoreux de la lutte contre les puissances de l'Axe, et M. Roosevelt — qui, déjà avant la déclaration de guerre du Japon, assurait aux délégués de la Conférence du Travail réunis à Washington qu'ils retrouveraient un jour leur siège au B.I.T. (ce qui impliquait nettement la volonté du Président de se mêler des affaires de l'Europe) — proclame que les Etats-Unis ne sauraient être vaincus. Pendant ce temps, à Samara, M. Staline assure que les troupes rouges, « momentanément victimes de circonstances défavorables », repartiront bientôt en avant jusqu'à la victoire finale, et M. Hitler, après avoir affirmé au Reichstag que, non seulement la puissance militaire et le temps ne pourront rien contre l'Allemagne, mais aussi qu' « aucune inquiétude venant de l'intérieur » ne détournera le peuple allemand de son devoir, succède au Maréchal Von Brauchtitsch à la tête des forces terrestres allemandes.

Cet optimisme général, que concrétise la volonté des belligérants de mener la guerre jusqu'au bout, n'est pas fait pour nous surprendre; non plus que les inévitables contradictions qu'il entraîne. En 1940, en effet, lorsque les troupes du Reich, ayant définitivement brisé toute résistance possible de la part de notre armée, s'apprêtaient à faire sur les routes de France et jusqu'à la Méditerranée une rapide promenade militaire, M. Paul Reynaud n'affirmait-il pas, sinon que tout allait très bien, du moins que rien n'était perdu. Ainsi, actuellement, aucun des adversaires ne semble envisager la possibilité d'une défaite militaire. Nous avons tout lieu de croire que le cas échéant, aucun ne commettrait la faute de poursuivre une lutte sans espoir, faute dont le premier résultat serait la mort de millions d'hommes combattant en retraite sous le feu de l'attaquant.

*
**

A part peut-être pour l'U.R.S.S. que l'on estime sérieusement atteinte dans son potentiel militaire et industriel, mais dont l'hiver prolonge et rend plus efficace la résistance, il paraît d'ailleurs improbable qu'une décision rapide intervienne sur un quelconque champ de bataille. Bon gré, mal gré, il faudra donc que le monde entier s'habitue à vivre, non pas " comme si la guerre n'existait pas, mais en fonction de cette guerre qui peut durer plusieurs années " : « Tant qu'on voudra », a dit le chancelier Hitler. Les espoirs de conciliation entretenus dans certains pays neutres et plus particulièrement en Turquie, s'amenuisent de jour en jour, et l'action que de temps à autre on attribue au Vatican, depuis que Tokio a jeté le gant à l'oncle Sam et à John Bull, ne laisse place qu'à un miracle pour faire cesser les hostilités. C'est dire le peu d'espoir qui reste de la conclusion d'une paix prochaine.

Que faut-il donc entendre par " vivre en fonction de la guerre?"

Voici pour nous l'Europe : 10 millions de kms2, plus de 500 millions d'habitants; l'Europe qui s'étend de la Transcaucasie, où l'U.R.S.S. possède encore des usines secrètes, à l'Islande — sa dernière dépendance à l'ouest, aujourd'hui occupée par les Américains — et de la Laponie, effleurée par la guerre, à l'île de Crète blessée des combats furieux d'il y a quelques mois. Ce malheureux continent qui, toujours, dévore ses propres enfants et où chaque victoire signifie la fatalité d'un nouveau conflit à plus ou moins brève échéance, se réconciliera-t-il avec la vie? Pour rétablir la paix sur terre, estime Jacques de Lacretelle, il faudrait que se fit sentir une calamité pire que la guerre.

*
**

A cette même place, j'ai écrit le mois dernier : « Quelle que soit la durée de la guerre en cours, la Fédération européenne est au bout ». Tout, absolument tout, y compris la misère actuelle, nous y conduit.

Peut-être, à ce propos, estimera-t-on que, dans les rapports entre les peuples, les contacts moraux et spirituels importent plus que les échanges matériels; peut-être même regrettera-t-on que l'Allemagne n'ait pas encore affirmé clairement ses intentions à l'égard de notre pays. La nécessité pour l'Europe de produire et de répartir entre les peuples qui la composent tout ce qui est indispensable à son existence en sera-t-elle moins grande pour cela ? Il faut, à certains égards et à certains moments, savoir sérier les questions.

Au demeurant, les conditions actuelles de la collaboration Franco-Allemande ne semblent rien présenter d'inquiétant. En quoi, par exemple, l'ouverture de la ligne de démarcation au passage dans les deux sens des marchandises et des valeurs (sauf l'or et les devises étrangères), a-t-elle depuis le 8 mai 1941, diminué le sentiment de notre entité nationale ? En quoi, pour avoir mangé des pommes de terre poussées outre-Rhin, nous sommes-nous sentis diminués ? En quoi le concert donné, le 29 août, au Thâtre du Palais de Chaillot par l'orchestre de la Société Philharmonique de Berlin — que notre compatriote Paul Paray dirigea dans la capitale du Reich, — a-t-il pu choquer les oreilles françaises et nuire aux intérêts matériels et moraux de la patrie ? En quoi la reconnaissance par l'Allemagne de notre baccalauréat comme équivalent de l'abitur, *a-t-elle influé sur la qualité de l'enseignement dans nos établissements scolaires? En quoi, enfin, la traduction en langue allemande de* Terre des Hommes, *le bel ouvrage de Saint Exupéry, et son succès auprès du public allemand, pourrait-elle faire autre chose que contribuer à notre renommée littéraire ?*

Surtout, quels avantages notre pays trouverait-il dans une politique d'effacement ?

Les absents ont toujours tort.
Ne soyons jamais absents.

Charles NOUAILLE.

En même temps que nous présentons à nos Lecteurs Nos Meilleurs Vœux pour « 1942 »

Nous fêtons ici modestement notre

600me

numéro

L'OPINION *continue à grandir*

Le 17 janvier :

notre édition de LYON - St-ETIENNE

NOS GRANDS REPORTAGES

Les Français au Travail

Les "Gueules Noires" de la mine

par Jean VERTEX

Alès, décembre.

Dans la grisaille d'une aurore indécise et froide la ville s'agitait déjà, car les hommes partaient pour le travail.

Sous les courtes rafales de la bise aigrelette, col relevé, je suivis le quai Boissier-de-Sauvage, puis j'empruntai la passerelle du Lavoir qui enjambe le Gardon, afin d'atteindre au plus vite le faubourg de Rochebelle, — faubourg d'Alès, lugubre au petit matin, qu'il faut parcourir jusqu'au bout avant de découvrir soudain le spectacle énorme des mines.

Tout un peuple vêtu de bleu, à pied, à vélo, emplissait maintenant la rue : des vieux aux cheveux grisonnants mal ramassés par la casquette, de moins âgés, des costauds farouches dans la plénitude musculaire de leurs quarante ans, de jeunes gens quasiment encore des gamins, quelques femmes aussi, en jupe noire nu-tête ou coiffées d'un fanchon... Tous munis de la maigre besace accrochée à l'épaule qui contient leur déjeuner, tous marchaient en silence, à grands pas, ou bien avançaient à coups réguliers des pédales vers leur enfer : la mine.

Une cloche tinta, conviant les nonnes d'un cloître à la prière — une humble cloche de province au chant grêle et cassé dont l'appel retentit péniblement à mes oreilles parmi la solitude muette de cette foule immense au front têtu, au visage fermé, qui m'entourait. Alors, après un tournant du chemin, une perspective droite s'ouvrit devant moi et le profil sombre des houillières d'Alès apparut au loin dessiné sur l'éclaircie du ciel.

Je vis d'abord les puits avec les doubles volants de leurs poulies de faite tournant en chicane dans la brumasse; les dômes des « crassiers », montagnes noires et rougeâtres aux flancs desquelles s'accrochent des accacias désespérés ; ensuite je distinguai bientôt les réservoirs réfrigérateurs d'eau, comparables à de gigantesques bobines de ciment armé; la centrale électrique et les superstructures métalliques de hangars et d'usines. Enfin ce furent les maisons basses du village de La Royale où la légende veut que s'arrêta Louis XIII en juin 1629, quand il vint signer la Paix d'Alès avec les protestants, — maisons touchantes de mélancolie, de résignation et de simplicité,descendant gentiment vers la voie ferrée et vers la rivière dans une cascade de toits et de jardins.

CEUX DU FOND

Hier soir, on m'a donné rendez-vous un peu avant le moment de la « descente », et, tout à l'heure, ma curiosité sera satisfaite : Je vais voir les vrais mineurs — ceux du fond. Je suis en avance. Sur la route le peuple des travailleurs continue à s'écouler à la même cadence un peu morne qui finit par créer alentour un climat d'exode. Certains, en passant, m'observent à la dérobée, sans rien dire, avec des regards pleins d'étonnement : je sais bien, je suis là, debout sur le seuil du portail des houillières, comme un malentendu, et je me demande, en effet, s'il est décent d'exiger du dompteur son accord pour le venir voir manger par ses fauves...

Enfin, le sous-directeur qui, chaque jour, est debout à 5 heures, arrive et me délivre, exact comme un logarithme, puis m'emmène sans perdre une minute au bureau des ingénieurs du fond qui seront mes pilotes.

— Nous allons passer tout de suite au vestiaire, m'annonce M. Quentin, l'ingénieur divisionnaire, et nous descendrons à 300 mètres. Vous n'avez aucune appréhension, au moins ?

Je le rassure. Je le rassure, mais je mens. Tout en vêtant le costume du mineur, j'éprouve en moi une indicible gêne, un sourd malaise, une émotion profonde qui tend vers l'angoisse et qui est celle du pauvre homme éperdu devant le mystère d'un danger inconnu. De l'angoisse, oui, c'est cela. Je la sens monter, m'envahir, me posséder. Sincère avec moi-même, je ne doute plus d'elle, maintenant qu'on ouvre la porte de fer donnant accès au puits et sur laquelle je pense qu'on aurait dû écrire : « Ici, on entre chez Dante ! »

— Ces hommes qui ont de gros sacs de cuir, me fait remarquer M. Barret, mon second pilote, et qui vont descendre avec nous, sont ceux qui portent la dynamite pour les « tirs ».

Cela n'a l'air de rien, et M. Barret s'exprime sur un petit ton détaché. Seulement, comme il dit ces mots, je lis l'avertissement d'une pancarte : « **Attention! Mine à grisou !** » Et je sens un vague frisson me ravager soudain les nerfs.

Sur la « recette » — c'est-à-dire la plate-forme d'embarquement du « descenseur » — nous étions onze, dynamiteurs compris. Des échanges de signaux électriques, des sonneries, des ordres brefs. Nous pénétrâmes dans la benne chacun notre lampe de mine en main et, sans même que j'eusse eu le temps de réaliser ce qui s'accomplissait sans bruit, dans un ordre prévu, des portes se refermaient sur nous et, en un glissement d'une subtilité un peu perverse, l'appareil s'enfonça sous terre.

La descente dans les ténèbres a quelque chose d'âpre et de voluptueux qui, vraiment, vous emplit d'une ivresse amère, d'un singulier vertige où l'effroi se mêle à l'angoisse pour vous laisser dans un abandon voisin de l'extase. J'étais assis près de ces hommes pensifs et silencieux qui, eux, depuis longtemps, avaient perdu le sens de cette épreuve et j'essayais de deviner ce que pour moi serait, dans un instant, la mine. L'eau suintait selon les parois du puits. L'air montait, fétide, soufré, par bouffées chaudes, — l'air, aspiré du haut, qui venait de vivifier en bas les poumons des piqueurs.

— Nous allons contre le courant de l'atmosphère m'apprit M. Quentin, c'est-à-dire suivant la route du charbon. Nous sortirons donc par le puits d'évacuation du minerai où a lieu l'admission d'air.

Nous arrivions sur la « recette » de la première galerie, au bout de laquelle nous devions trouver l'**allée** en exploitation; et déjà des planches, des pieux, des poutres qui portent tous un nom, nous précédaient vers l'antre du martyr.

LE MAITRE PORION ET L'EQUIPE

Le contre-maître, le **porion**, M. Benoît, nous attendait. Oublierais-je ces yeux bleus, profonds et purs, dans cette face noire ? Oublierais-je cette main tendue, large et franche, de celui qui me reçut dans son royaume de la nuit? Nous nous acheminâmes à la file dans cette galerie vaste et haute qui se perdait au loin, très loin, parmi l'obscurité que des lampes furtives coupaient de temps en temps ainsi que des reflets sinistres. Le froid, tout à coup, me cerna.

— Nous allons entrer dans l'**allée**, annonça M. Quentin. Quittez votre paletot vous le trouverez à la sortie : plus bas nous aurons chaud.

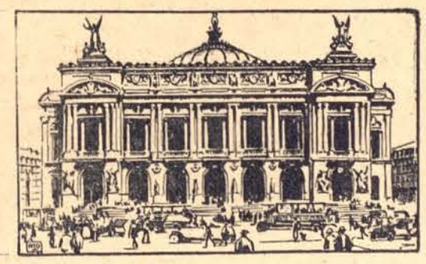
Dans l'**Allée**, les hommes noirs se ravitaillaient en **boisage**, tout le bois dont ils devaient avoir besoin durant la journée et qui leur servirait à étayer au-dessus de leur tête le toit du filon de minerai. et à étayer autour d'eux le minerai lui-même.

— Asseyons-nous, conseilla le porion. dans un quart d'heure nous pourrons passer.

Accroupis dans le gravier de houille, j'interrogeai discrètement M. Benoît, dont j'attendais les confidences relatives à ce métier qu'il aime :

(voir suite en 4e page.)

EN 2e PAGE NOTRE PARIS



L'OPERA DE PARIS (s. i. 10.494)

PUISQUE JE VOUS LE DIS...

POURQUOI LES BELLIGERANTS NE RAJEUNISSENT PAS LEURS FLOTTES AERIENNES

Alors que de 1914 à 1916, un prodigieux « bond en avant » avait été fait dans le domaine de l'aéronautique militaire, le matériel employé aujourd'hui par les belligérants est à de rares exceptions près, resté le même qu'aux premiers jours de Septembre 1939.

Côté allemand, nous retrouvons les « Heinkel III », les « Dornier 215 », les « Stukas », les « Junkers 87 », les « Junkers 88 » et aussi les « Messerschmitt » qui eux datent seulement de novembre 39. Seuls donc le « F. W. 89 » d'observation le torpilleur « Heinkel 115 » sont des appareils vraiment nouveaux.

Côté anglais, à part le quadrimoteur « Stirling », le communiqué officiel ne fait mention d'aucun type nouveau. En fait d'avions américains seuls ont été signalés les chasseurs « Curtiss P.40 » et les bombardiers légers « Glen Martin » Encore n'auraient-il opéré qu'en Afrique.

Si l'on tient compte du fait que le principal souci des Etats-Majors est de posséder le plus grand nombre possible d'appareils et que l'on ne saurait arrêter les « chaînes » pour renouveller l'outillage sans provoquer de retard dans la fabrication, on saura pourquoi les belligérants ne « rajeunissent » pas leurs flottes aériennes.

Produire beaucoup et vite est le slogan partout répandu.

*
**

GRENOBLE : 1er JANVIER

Les vitrines sont touchantes dans leur dénuement. Les jouets, depuis quelques jours ont disparu ; ils étaient si laids. Mais, éclatante revanche, voici les livres d'étrennes : délire de couleurs, albums pleins de rêves à vous rendre malade d'envie, à vous faire regretter votre enfance aux ternes images d'Epinal: « Bon voyage, Monsieur Dumollet », « Les Aventures de Canard » et tant d'autres petites merveilles.

*
**

Dans un coin de la place du Marché, en face des pyramides de navets aux tristes figures, sapins et boules de gui mêlent fraternellement leurs rameaux. Les petits arbres sont gauches et semblent taillés en plein bois. Ils gardent encore au creux de leurs branches, comme des nids, d'éblouissants morceaux de neige.

*
**

Pouvez-vous, si vous n'avez plus vingt ans et par encore soixante-dix, prononcer le mot « chocolat » sans avoir aussitôt la bouche sucrée et les yeux attendris ? Moi pas. Pour notre bonheur, les confiseurs présentent de ravissantes boîtes où des vrais bonbons de chocolat se mésallient aux pâtes de fruit. Ce n'est déjà pas si mal. Ces précieux coffrets coûtent aussi chers qu'un rang de perles de culture ; mais, des chocolats, n'est-ce pas !...

*
**

Rue Saint-Laurent, il y a certainement un sabotier. Peut-être se cache-t-il au fond d'un de ces sombres couloirs qui sentent un peu le cellier. Je n'en sais rien. Mais tout contre le trottoir, une charrette est arrêtée ; des paires et des paires d'adorables sabots relevés très haut en forme de proue, couleur de brioche et que souligne une très simlpe guirlande de points, semblent attendre, béants et abandonnés, en ce temps de Noël, la venue du légendaire bonhomme.

Marthe-Rosa PIERENS.

L'ORCHESTRE MENDOZA A MARSEILLE

Le « Pathé » a fait salle comble durant une quinzaine...

Mendoza figurait à l'affiche !

Après une absence de deux années due aux nécessités de la guerre — campagne de Norvège comprise — notre ami a remonté son célèbre ensemble espagnol. Rentrant de tournée dans le sud-ouest, il a fait son début au Pathé-Palace avec un succès triomphal. Que dire de cet orchestre, si ce n'est qu'il est parfait tant au point de vue tenue que présentation ou interprétation musicale.

Quel brio, quel entrain, quelle musicalité, quel rythme !

Des créations, des nouveautés, de la vraie musique espagnole et puis, ô surprise, du swing, très peu certes, mais dans le style.

Dans le pupitre de trompettes, nous avons remarqué le premier, un jeune espagnol, petit de taille mais quel artiste !

Son nom est Nino. Il est à retenir.

Tous les virtuoses de Mendoza sont à même de supporter le critique et de lutter avec tous les orchestres-attractions pour soutenir le renom de leur grand chef.

Quant à Mendoza, il n'a pas changé — un peu maigri, peut-être. — Toujours sa maîtrise et sa conduite sèche et précise. C'est un animateur comme on en voit peu.

La classe parle.

En résumé, très bonne soirée. Mendoza a su nous présenter quelque chose de neuf, de nouveau et nous l'en remercions.

Une Leçon de diplomatie

par A. André de la FAR

Monsieur François Charles Roux va réunir prochainement en livre, pour le plus grand plaisir de lecteurs que nous souhaitons nombreux, quelques-uns de ses souvenirs diplomatiques. L'avant-dernier poste de cet ambassadeur éminent a été, si je ne me trompe, le Vatican. Avoir représenté la France auprès de la cour pontificale, et y avoir réussi, compte parmi les exploits remarqués dans la Carrière. On sait, en effet, que la Curie romaine sacre grands diplomates ceux qui ont eu l'honneur d'être accrédités auprès d'elle par leur nation. M. Charles-Roux n'avait, il est vrai, nul besoin de cette consécration définitive de la Cité des Pontifes pour devenir un excellent ambassadeur.

Ce ne sont pas toutefois des souvenirs de sa mission romaine que nous apportent les bonnes feuilles qu'a publiées, récemment, le **Figaro,** mais ceux que le jeune diplomate a vécus au début de ce siècle dans un autre poste, lui aussi, des plus passionnants : la cour d'Abdul-Hamid, le dernier des véritables Sultans de Constantinople.

Que l'on me permette, avant d'aller plus loin, une digression personnelle. Peut-être, au demeurant, n'est-elle point sans intérêt. A-t-on remarqué combien le goût des voyages est héréditaire ? Le nom des Charles-Roux est trop intimement lié à la grandeur de l'armement maritime marseillais pour que l'un des descendants de cette famille n'ait pas eu envie, à son tour, de ces horizons lointains qu'offre la Carrière. Un autre, plus modeste, le signataire de ces lignes, qui compte, lui aussi, un armateur connu de Marseille — Justin André — parmi ses ancêtres, s'est lancé par goût dans une forme un peu voisine du « Dépaysement » diplomatique, le reportage en terres lointaines. Peut-être est-ce ce qui lui permet de goûter avec plus d'acuité que des hommes toujours attachés à leurs arpents de terre, les souvenirs du genre de ceux-ci.

* * *

« Constantinople a perdu son rang de capitale et jusqu'à son nom », nous dit liminairement M. Charles-Roux. Elle partage en cela le sort de deux autres villes non moins déchues, après un passé, récent pour l'une, millénaire pour l'autre, mais aussi étonnamment varié, vivant et orageux : je veux dire Pétersbourg et Pékin.

L'auteur évoque pour nous cette existence exceptionnelle dont les ambassadeurs jouissaient sous l'ancien régime ottoman. Le palais d'été de l'ambassadeur de France à Thérapia paraît demeurer comme un souvenir très cher dans sa mémoire, « ce vieil édifice de bois peint en rouge, campé à un coude du détroit, au pied d'une masse de verdure ». Et l'on voit dinstinctement, grâce à lui, tous ces « stationnaires » croiseurs gris ou avisos blancs, des puissances « capitulaires » mouillés dans cette baie enchantée du Bosphore. Comme on entend aussi l'agréable cacophonie de toutes les sonneries jouer en même temps sur ces bateaux aux pavillons différents, à l'instant sacré dans la marine du salut aux couleurs, quand se couchait derrière la rive d'Europe un soleil quelquefois pénible l'été.

Au milieu de ce paysage azuré de légende, nous voyons évoluer notre ambassadeur d'alors auprès de la Sublime-Porte. Il paraît aujourd'hui un peu oublié, mais M. Constans fut célèbre de son vivant dans le monde politique de la défunte IIIe. Ancien ministre plénipotentiaire en Chine, ancien gouverneur-général à Hanoï, il était rompu aux détours de la diplomatie asiatique et s'y trouvait dans son élément. C'était un Toulousain massif, bonhomme, mais spirituel et malicieux. N'était-ce pas lui qui, ministre de l'Intérieur, répondait à un partisan trop zélé qui lui proposait de faire assassiner Boulanger : « Non, j'assassine moi-même ! ».

Ce gros homme, appesanti par l'âge et d'apparence débonnaire, jouissait d'un prestige et d'une autorité personnelle qui en imposaient aux vieux Turcs. Ceux-ci se rappelaient son esclandre de 1901. Il avait, cette année-là, rompu à demi les relations diplomatiques, fait ocuper Mytilène alors turque par notre escadre et saisir la caisse des douanes de cette île pour recouvrer quelque créance française en retard.

Mais, malgré son attitude parfois tranchante, notre ambassadeur aimait sincèrement le pays où il nous représentait. Et c'est là, la leçon qu'il nous faut surtout tirer de ces « souvenirs ». Un diplomate doit connaître, aimer et estimer la nation qui le reçoit. Il aura avantage à être sans préjugés contre son régime intérieur, sans prévention contre son état social, et surtout ne devra s'embarrasser ni d'un sentimentalisme excessif, ni de principes politiques trop rigides, ni de doctrines constitutionnelles inutiles en l'espèce.

Constans, ce vieux radical, s'accommodait ainsi fort bien de l'autocratie ottomane. Il avait trop de sens pratique, d'opportunisme, de cynisme même à l'occasion, pour transporter dans son ambassade ses professions de foi électorales ou des réactions de moralité hors de propos sur les rives alors quelque peu corrompues de la Corne d'Or.

De cette courte évocation du pays turc à l'époque des « Désenchantées », retenons surtout les conseils et l'exemple que notre vieil ambassadeur donnait à son jeune attaché qui, devenu ambassadeur à son tour, en a fait son profit. Souhaitons que les collaborateurs, qu'il a lui-même formés depuis, se soient inspirés des mêmes conseils. Et que, pour le bien de notre pays, ils sachent les mettre en pratique là où le Quai les aura placés.

A. André de la Far.

MÉDITERRANÉE 1942

par H. MAURETTE

Il n'aurait peut-être pas paru possible, aux esprits imprégnés de bon sens, et ils sont nombreux en France, que notre pays, sorti des batailles le 25 juin 1940 par le porche sombre de la défaite, put avoir, à nouveau, dans le cours du même conflit, recours à ce que les conventions d'armistice lui ont laissé de forces armées.

Mais les combats de Mers-el-Kébir, de Dakar et de Syrie se sont chargés de prouver, dans cette guerre qui n'a pas d'analogies historiques, qu'une nation vaincue et régie par un régime aussi provisoire que celui d'un armistice peut avoir d'autres tâches à accomplir que celle de sa restauration.

Cela vient de deux facteurs : l'un réside dans la prolongation et l'extension démesurée du conflit, l'autre dans le fait que la France est un Empire dont les rivages sont baignés par toutes les mers.

Un certain nombre de possessions françaises particulièrement éloignées ou difficiles à soutenir du point de vue militaire sont passés depuis dix-huit mois sous le contrôle de l'étranger, d'un étranger quelquefois dissimulé derrière les trois couleurs apocryphes de malheureux égarés. Mais il est une partie importante du domaine Français qui demeure proche de la métropole et qui participe à sa communauté d'esprit comme à son activité de chaque jour ; c'est le magnifique bloc africain reliant la côte méditerranéenne à la Côte d'Ivoire par une profondeur de plus de 3.300 kilomètres de terres françaises.

De récents articles de presse ont réclamé à Londres l'interception du trafic maritime entre ce bloc et la Mère-Patrie. Il s'agit pour nous d'une artère vitale et c'est pour cela qu'on veut l'atteindre. Une première attaque a été faite dont fut victime, dans des conditions odieuses, le vapeur « Saint-Denis ». Un communiqué français a fait savoir que d'énergiques mesures seraient prises pour éviter qu'elle se renouvelle avec fruit. Sur le plan terrestre, le général Juin, commandant les troupes d'Afrique du Nord, a eu à Vichy des conversations dont il est facile d'imaginer le thème.

Ayons donc confiance.

De nos beaux rivages méridionaux, regardons dormir les eaux qui virent la naissance de la civilisation dont nous sommes les héritiers.

MEDITERRANEE 1942 !!!

Mot d'ordre et maître mot pour ce début d'année.

PARIS
CŒUR DE LA FRANCE

On disait au siècle dernier : « Il y a trois capitales dans le monde : Athènes, Rome et Paris ; Athènes et Rome pour le passé, Paris pour le présent et l'avenir ».

Si aujourd'hui encore Paris n'a rien perdu de son incomparable prestige, d'autres capitales pourtant ont grandi à côté d'elle et sur l'immense affiche du monde veulent paraître en majuscules.

Les lourdes pages que nous tournons, lorsque se fermera le livre auront sans doute bousculé jusqu'aux notions élémentaires que nous pouvions et pouvons avoir sur l'importance comparée de New-York et de Moscou, à moins que ce ne soit de Berlin et de Londres, de Lisbonne et de Berne, de Prague et d'Helsinki. Mais Paris, au cœur de la France, nous ne pouvons te concevoir que comme une flamme courbée certains jours au vent du destin, mais ardente et toujours prête à t'élancer, haute et claire, dans le ciel pur d'une Europe réconciliée.

« C'est en vain, écrivait voici cent ans un courriériste parisien qu'on voudrait nier cette puissance, cette attraction irrésistible qui entraîne vers la France et vers Paris le mouvement général de la civilisation. Toutes les sociétés européennes gravitent autour de la société parisienne; tout se plie, tout se façonne peu à peu à son image; les nationalités les plus rebelles subissent cette inévitable transformation. L'Europe tend à l'uniformité et cette uniformité, c'est nous qui en aurons donné le type. Reine des beaux arts et de la littérature, c'est dans la capitale de la France que les artistes de toutes les régions viennent chercher la consécration de leur renommée et donner à leur talent cette dernière fleur de goût et d'élégance que la grande capitale peut seule leur offrir: les peintres briguent l'honneur de figurer dans ses expositions et ses musées, les musiciens d'être entendus sur ses théâtres, les savants d'être admis dans ses académies ».

Ce qui fut, sera. L'œuvre de dix siècles patients ne saurait tomber en poussière parce qu'un certain mois de Juin la France n'a pas été à même d'opposer un avion à un autre avion, un tank à un autre tank, une mitrailleuse à une autre mitrailleuse, et parce qu'à l'issue du conflit actuel, d'autres capitales pourraient voir converger vers elles une partie des activités qu'absorbait autrefois Paris.

*
**

Il n'y a qu'une seule France, et qui porte avec dignité la rouge cicatrice de la ligne de démarcation; cette ligne qui, loin de les séparer, coud ensemble les deux zones, comme les deux bords d'une blessure.

Je suis un replié et Paris me manque; plutôt je manque de Paris, *comme on peut manquer de pain, de tabac et parfois même d'affection. Heureusement le ballon libre du souvenir avec sa cargaison d'images m'emporte avec mon cœur trop lourd. Gambetta, quittant Paris assiégé pour aller rejoindre l'armée de la Loire, ne se sentait pas plus grand que le Parisien exilé franchissant le tir de barrage de dix-huit mois loin de Paris.*

A-t-elle changé la Grand'ville? La ville " infâme et merveilleuse" des romances pour midinettes.

" J'ai revu Paris, ai-je lu quelque part, j'ai fait connaissance avec le personnage redoutable de la ville, celui qui, désormais, ne me quittera jamais plus ni aux carrefours populaires, ni dans les avenues que descendent à pas précieux des femmes coiffées d'oiseaux : c'est le silence de Paris"

Vous et moi qui avons gardé dans l'oreille les refrains aux coins des rues, le bruit des klaxons aux embouteillages, le crépitement d'abondance des verres et des couverts, chez Dupont à la Maxéville, au " Rond-Point " des Champs-Elysées ou dans le petit restaurant tenu par quelque Limousin débonnaire; nous qui avons retenu les cris des aboyeurs cramponnés aux portières des cars pour Vincennes, Auteuil ou Longchamp, avec l'appel de la sonnette du petit cinéma de quartier; nous que le silence peut faire sursauter, en vérité, nous n'avons pas quitté Paris. Telle est la vertu de l'esprit, telle est la force de l'amour, innasservies au sort des armes.

Il n'est pas que les Parisiens de Paris pour aimer leur ville natale, les provinciaux qui l'ont connue, les provinciaux déracinés qui ont poussé sur son sol riche ne fut-ce que quelques années, d'autres racines, même peu profondes, lui sont à jamais attachés.

C'est que la France est la conquête de Paris qui l'a gagnée pied à pied, ville par ville, province par province. L'unité française — dont nous sommes fiers et que rien ne peut ébranler — renfermée d'abord sur les rives de la Seine dans les murs de la vieille Lutèce, a rayonné peu à peu autour de cette étroite enceinte jusqu'à ce qu'elle se soit étendue et consolidée comme aujourd'hui, dans le malheur, elle se manifeste en une magnifique fraternité nationale qui est notre vraie gloire et notre seule force.

Les hôtels de Vichy, devenus ministères; toute une partie de la presse éparpillée de Toulouse à Marseille; les habitués du Flore et des Deux Magots, du Régent et du café de Madrid, attablés au Cheval Blanc, *au* Commerce *ou* A la Promenade; *les peintres, les savants, les poètes dispersés au gré du hasard ou revenus à leurs provinces d'origine; les familles coupées en deux et dont les morceaux comme chez certains insectes tendent, magnifiquement, à se réunir; quelle tempête et combien riche d'enseignements!*

« La bouurasque, a écrit Henri de Montherlant, nous a montré, je crois, qu'il y avait des êtres auxquels nous tenions autant qu'à nous-mêmes et peut-être ne le savions-nous pas tout à fait auparavant. Mais elle nous a montré aussi la foule d'êtres pour lesquels tout se passe comme si nous tenions à eux, et auxquels, en réalité, nous ne tenons pas ».

Paris, cette personne aux millions de visages, nous est chère.

Cela, nous le savions déjà, mais pas aussi bien qu'à présent.

André LAUDIN.

PARIS
VILLE LUMIÈRE

Dès que le soleil s'est couché, les rues de Paris ont des aspects inattendus. Ses places au clair de lune sont comme des lacs solitaires, ses toits découpés en ombres chinoises évoquent à la fois les Chevaliers du Guet et le Chat Noir, et l'on s'attend à rencontrer, soit " Françoys Villon, escollier ", soit, lanterne à la main, " La femme du roulier " en quête de son ivrogne de mari, lui-même à la recherche de sa ration de vin.

Lorsque, avant la guerre, les agences touristiques proposaient aux deux Amériques et à l'Europe tout entière " Paris la Nuit ", c'était à un spectacle différent et d'une moindre qualité qu'elles les conviaient sans malice.

Tard dans la nuit, les rues parcourues d'autocars brillaient de mille feux municipaux auxquels s'ajoutaient le mille et unième feu de la publicité commerciale. Alors la vie ne s'arrêtait pas à l'apéritif du soir.

De la butte Montmartre, d'où il faut voir Paris, comme du Tibidabo Barcelone, Alger de la Kasbah et Marseille de Notre-Dame de la Garde, on assistait à un étonnant ballet lumineux. Tandis que des cafés chantants autour de la place du Tertre, chaque arrivée, chaque départ, donnait des ailes à quelque chanson sue par cœur, le bracelet du Rex *tournait tel un signal au bord du fleuve clair des boulevards et la Tour Eiffel jouait sur un clavier de trois cents mètres un hymne nouveau à la gloire de l'industrie automobile.*

Rue de la Gaîté et avenue de Wagram, où les enseignes lumineuses montent à l'assaut des toitures au lieu de s'étaler le long des façades, les Japonais étaient chez eux. Foujita passait parfois devant Bobino et le Théâtre Montparnasse, au sortir du Dôme, signalé de loin à l'oreille par le crépitement du néon auquel répondaient en écho Baumann et ses fleurs merveilleuses, la Coupole, salle d'attente de la célébrité artistique, et la Rotonde où le navet vendu au mètre carré entre deux café crème, allait garnir des salles à manger prétentieuses ou des garçonnières navrantes.

Sur l'autre rive, le bas Montmartre étourdissait du swing *brutal de ses lumières et les ailes du Moulin-Rouge semblables aux carcasses de laiton qu'emploient les costumiers des revues à grands spectacles pour la coiffure des figurantes, tournaient lentement jusqu'à l'heure du premier métro et des voitures de laitiers. Les libres citoyens du Texas ou du Rio Grande, franchi l'arc-en-ciel de la porte, plongeaient dans la pénombre savamment étudiée des bars de la rue Blanche et de la rue Pigalle où ils goûtaient au son d'un orchestre tzigane l'illusion réconfortante de se pénétrer de notre civilisation millénaire !*

Dehors, bleues, rouges ou vertes, des étoiles jonchaient les voies aux abords des gares tendis que les comètes des trains de banlieue ou du métro aérien barraient d'un trait de feu les mots élémentaires inscrits au tableau de la nuit.

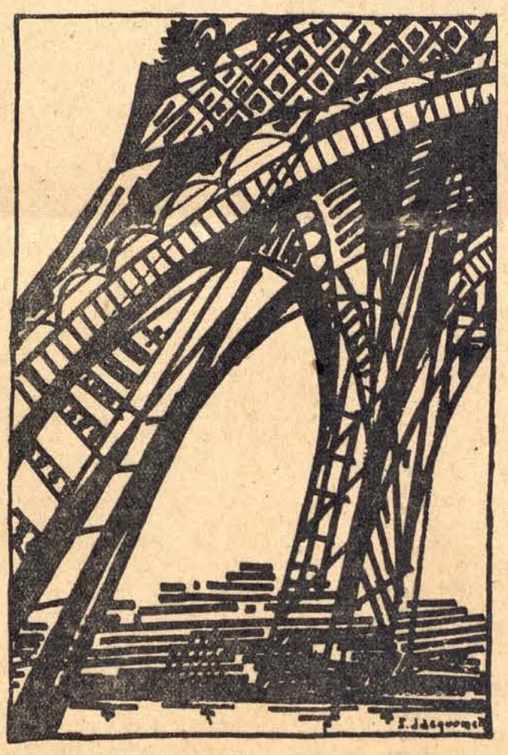
Les volutes bleues d'une cigarette géante fondaient dans le faux brouillard du néon ; d'une ruade bien conçue un poulain lançait une marque ; une flèche au coin d'une rue indiquait au touriste un théâtre ou un music-hall au fronton duquel flamboyaient les noms prestigieux des vedettes ; en une glissade sans fin jalonnée de produits pharmaceutiques, de casinos et de grands crus, les nouvelles du monde entier s'offraient à la curiosité émoussée du public.

Paris, première et dernière capitale du Continent européen, indiquait la route océane et de la forêt des nuages, luisait comme des yeux de chat.

Plus sobre, l'éclairage de ses sites d'histoire rappelait que sous ces vêtements bariolés, Paris restait la grande dame saluée des princes et des rois. Et lorsque certains soirs les projecteurs braqués sur ses monuments d'art donnaient à la pierre surprise le frémissement de la vie, que les pigeons dans leurs faisceaux caressaient d'ombre les façades, combien d'êtres ont eu conscience de vivre un moment de beauté.

La guerre a tiré son rideau de fer sur ses joyaux éblouissants, mais la Ville-Lumière garde le souvenir de sa splendeur passée et impose à tous par le calme vraiment souverain qu'elle garde.

Pierre-Jean MARCEL.



LA TOUR EIFFEL (s. i. 10.496)

VISAGE LABORIEUX

Au centre des routes naturelles et des voies ferrées — comme disent les livres et comme l'expérience nous l'enseigne — Paris est le point vers lequel convergent toutes les richesses de la nature et de l'industrie. C'est un immense marché d'échanges, une des principales places financières du globe, une grande cité manufacturière, et le centre du tourisme, favorisé par une industrie hôtelière et une industrie du spectacle qui, nulle part ailleurs, n'ont d'équivalent.

Avant la guerre, le département de la Seine avec ses 4.800.700 habitants, englobait à lui seul plus du dixième de la population française. Paris, pour sa part, en comptait à peine moins de 3 millions, nés dans la ville même ou venus du fond de nos provinces et auxquels se mêlaient d'ailleurs nombre d'étrangers des cinq continents.

Si depuis l'antique Lutèce, l'importance de la ville n'a cessé d'augmenter, c'est près de nous, au cours du XIXe siècle, qu'elle s'est accrue le plus rapidement. Sa population, en effet, qui, en 1801, n'atteignait pas encore 600.000 habitants, *dépassait le million* en 1846, les deux millions en 1876. Elle approchait de trois dès 1921.

En même temps et parce que c'était dans l'ordre naturel des choses », de nouvelles voies s'ouvraient dans la périphérie, le « bâtiment » favorisé par les gouvernements successifs connaissait une prospérité qu'un proverbe assure de bon aloi ; tant et si bien qu'à l'heure actuelle les rues de Paris, mises bout à bout formeraient un ruban de macadam de 900 kms de long, soit approximativement la distance à vol d'oiseau de Marseille à Amiens ou de Prague à Rouen. Quant au nombre des maisons, il dépasse 87.000 ; en 1930, on en estimait déjà la valeur à plus de quinze milliards de francs or.

*
**

Paris, qui porte dans ses armes un vaisseau, symbole facile du fondement de sa grandeur, est le premier port de France pour l'importance des marchandises. C'est un fait assez peu connu du grand public, surtout du public parisien qui ne s'embarrasse habituellement pas de tels détails. Déjà cependant sous la domination romaine, les bateliers parisiens formaient une corporation puissante qui survécut à la chute de l'Empire. Plus tard, sous le nom de Hanse parisienne, leur influence s'accrut ainsi que leur richesse : la Hanse fit dès lors la fortune de Paris qui faisait la force du roi.

L'agriculture et les industries agricoles en banlieue, les travaux publics, le bâtiment et l'habitation, la céramique — dont Paris est le centre commercial, — la verrerie, la cristallerie, emploient un personnel nombreux et font d'ordinaire l'objet de très importantes transactions. De même les cuirs et les peaux — Paris est spécialisé dans la chaussure de luxe, la maroquinerie et les articles de voyage — contribuent efficacement à la prospérité de la ville. L'industrie textile, importante surtout par l'influence que le « Paradis de la Femme » exerce comme centre des créations de la mode, y a une place de choix. Les « industries transformatrices des tissus » comptent parmi les plus florissantes. La couture et ses cousettes, la mode et ses trottins, la lingerie et ses lingères froufroutantes sont depuis longtemps sans rivales. Leurs merveilleuses réalisations où triomphe le génie créateur de nos artistes, l'expérience des «premières» et les doigts de fées des « petites mains », constituaient avant 1940, en même temps qu'une excellente propagande, un appoint intéressant pour notre commerce extérieur. La haute-couture, c'est-à-dire la rue de la Paix et l'avenue des Champs-Elysées ; la mode de luxe et de fantaisie, soit encore la rue de la Paix plus le faubourg Saint-Honoré ; la lingerie, la broderie à la main, et la passementerie, un peu passée de mode, dont le domaine s'étend aux quartiers du Sentier et de la Bourse, se résument en un mot souvent entendu : les *chiffons* ; chiffons adorables, chiffons de Paris qui, toujours pour la beauté de la femme, possède à lui seul autant de fourreurs que tout le restant de la France.

*
**

En cette saison, quel plaisir c'était, pour quelques Parisiennes, quelques provinciales en vacances et pour les riches étrangères venues passer dans la Ville Lumière les fêtes prestigieuses de Noël et du Jour de l'An, d'aller rue Royale, place Vendôme et — une fois de plus — rue de la Paix, choisir chez les grands bijoutiers, le cadeau longtemps désiré. Les joyaux et les pierres précieuses, les perles fines surtout dont Paris est le marché mondial comme Amsterdam et Anvers sont les marchés du diamant, quittaient leurs écrins parfaits pour des poignets fragiles, des doigts minces et des gorges, elles aussi parfaites.

Les boutiques des antiquaires — on en comptait alors plus de mille — abondaient de *primitifs* vrais ou faux, de bois polychromes, de tapis anciens, de Gobelins et de porcelaines de Sèvres. Vingt galeries d'art moderne offraient au choix des amateurs les nus de Matisse, les natures mortes de Vlaminck, les paysages d'Utrillo, les fillettes de Marie Laurencin (l'or enceint — dans ses belles — prunelles), les chats de Foujita, et les étonnantes recherches des peintres surréalistes ou abstraits.

Chaque jour, par dizaines de milliers, acheteurs et acheteuses envahissaient des sous-sols aux terrasses le pays enchanté des Grands Magasins. Et dans le calme du quartier Saint-Sulpice, les personnages de la crèche de Noël, si pâles, si différents des santons de Provence, commençaient dans le papier d'une boîte leur voyage vers un Bethléem parisien.

Visages joyeux de Paris que complètent ceux plus austères de l'industrie chimique, de la grosse et de la petite métallurgie, de la construction mécanique — où l'industrie automobile occupe le premier rang, assurant les quatre cinquièmes de la production nationale — et de l'industrie du cycle qui, née à la porte Maillot, a débordé depuis sur Courbevoie, Nanterre, Pantin et autres lieux.

Visages de Paris : visages sérieux des comptables ; visages au sourire entendu des agents des maisons de commission, rue de Maubeuge, boulevard de Strasbourg, rue Drouot ; visages prudents des agents d'assurances ; visages attentifs des fabricants d'instruments de précision et des facteurs de pianos ; visages multiples enfin des 45.000 personnes employées à Paris même aux travaux d'impression et d'édition : rédacteurs, linotypistes, correcteurs, typographes, rotativistes, dessinateurs, clicheurs photographes et photograveurs, qui, tous plus ou moins, participent au grand travail de ce moment : refaire l'âme de la France.

J.-P. DANIEL.

L'OPINION
est en vente à
GENEVE

Tél. 51-63
Pour vos yeux
Gautier - Lavigne
OPTIQUE MÉDICALE
13, rue Saint-Martial - LIMOGES
Succursales :
88, av. Garibaldi - 35, rue du Clocher
Pour une bonne vision, toujours nos lunettes vous donneront satisfaction

PARIS
QUE NOUS AIMONS

Celui qui revient à Paris après vingt-huit mois d'absence — dont près de dix mois de guerre — trouve que Paris a changé : la ville et lui pourtant ont tous deux le même âge et le même cœur douloureux. Ils se comprennent et restent unis l'un à l'autre « pour le meilleur et pour le pire ».

Pour moi, la dernière image gardée, c'est, sur le fond d'un après-midi d'été finissant, le premier plan d'un jeune père qui embrasse son tout jeune enfant. A l'horloge de la gare de l'Est d'où les voies partent vers la frontière comme les balles d'un fusil, l'heure tournait, inexorable, en dépit de tant de regards où perçait le souhait équivoque d'arrêter la marche du temps...Déjà on avait rappelé des classes et, la veille, Edouard Daladier,en phrases lourdes et scandées, avait préparé les Français à l'incidence de la guerre dont l'odeur rôdait dans Paris.

Cet homme qui partait, l'enfant qu'il avait enlevé des bras de sa mère pour l'amener jusqu'à ses lèvres, la femme qui retenait ses larmes, formaient, après tant de journées heureuses, un spectacle étrange dont on avait peine à concevoir la vérité.

Aujourd'hui, un autre Paris saisit le voyageur lorsqu'il descend du train.

Surtout, Paris, je te salue
Pour ton sourire impertinent
Où Voltaire se continue
Et qu'ouaterait le vieux Renan
D'une tendresse contenue.

Ces vers, — de Jacques Dyssord, si j'ai bonne mémoire —, malgré le *qu'ouaterait* qui nous peut laisser cois, murmurons-les avec amour.

Paris, certes, a mis un masque sur son sourire impertinent et le Voltaire du quai Voltaire doit maintenant avoir quitté pour le creuset mangeur de gloires son socle en pierre tendre auquel des coulées, vert et ocre, donnaient une patine désuète bien venue dans le paysage. Quant à l'ombre du vieux Renan : de « ne rien aimer, ne rien haïr absolument », elle se camoufle à la nuit tombante dans le brouillard fin de la Seine, si semblable à celui de son Tréguier natal. Paris, l'on croirait à certains signes qu'il vit d'une beauté plus sûre, renouvelée d'avant 1914, de cette époque décriée qui, à tout prendre, valait mieux qu'on dit habituellement. Epoque lointaine dont Léon Paul Fargue regrette : « Les tramways qu'on tirait par la queue pour les faire avancer, les quinquets brûlant à bras tendus sur les murs décrépis; le Boulodrome sur la Butte et le bar en fer à cheval de l'ancienne Rotonde où Bubu de Montparnasse venait boire sa mominette; le funiculaire du Sacré-Cœur, et celui de Belleville avec sa crémaillère et son dépanneur; les fortifs et la Grande Roue; l'ancien Bobino et l'ancien Lavenue, le bateau-mouche qui donnait du ventre sur son ponton; Ba-Ta-Clan, le Pavillon Chinois; les terrains vagues de la Butte aux Cailles; le marchand de moulins à vent; le lac Saint-Fargeau, ses salons pour noces, ses pavillons ornés de glaces et ses ponts de photographe pour suicides; la rue de Montmorency et la rue de Venise » ...et même le Trocadéro, « ce meuble baroque aux deux flambeaux en pinces de homard ».

Le poids de l'occupation n'écrase pas Paris. Il pèse sur la ville, mais les paysages de la capitale, son « climat », même à celui dont beaucoup d'amis sont absents et qui n'y retrouve pas ses habitudes, parlent, malgré tout, un agréable langage. A croire que s'il ne restait plus une pierre de cette cité unique au monde, sous le ciel de l'Ile de France, — ce ciel à la mesure de l'homme, — elle apparaîtrait, phantasme du cœur, à qui l'appelerait d'une voix familière.

Les souvenirs de Léon Paul Fargue sont les nôtres ; le sont aussi ceux de Carco, et ses pensées, dans cette admirable « Nostalgie de Paris » écrite en zone libre l'an dernier.

« Il n'existe pas de ville au monde, écrit-il, qui — comme Paris — permette, quand on le veut, de s'isoler au sein des foules ou de partager avec elles cette chaleur, cette sécurité dont tout homme, dès qu'il souffre, a besoin, comme d'un foyer, d'un lieu d'asile. Est-ce de cela qu'émane le charme de cette cité ? Du plus humble au plus grand, chacun se comprend à demi-mot. De subtiles correspondances y sont partout offertes: elles flottent dans l'air autant que dans l'esprit ».

Ces « subtiles correspondances » sont ce qui nous manque le plus. Les souvenirs n'y suppléent qu'en partie; quant aux échos qui nous parviennent en zone libre, ils ne sauraient, pour qui aime vraiment Paris, remplacer une heure passée à flâner sur la rive gauche; à muser dans l'Ile Saint-Louis ou à "remonter les Champs-Elysées". Les succès de Sacha Guitry, la rentrée de Mistinguett, la bataille des "Parents terribles", la réouverture du Palais de Glace, les festivals de musique allemande (en 1938, des imbéciles sifflaient Wagner *parce qu'il était Allemand*), les satisfactions posthumes accordées à des écrivains dont l'essentiel, c'est-à-dire *l'œuvre*, n'a pas disparu avec eux ; tout cela — est-il nécessaire de le dire ? — satisfait parfois la curiosité, mais n'atteint aucune fibre profonde. Sacha, Miss, Jean, les jolies patineuses, la Tétralogie et même la mort de Tristan Derême qui « *aimait les escargots et n'en mangeait pas* », comme nous l'a révélé *Paris-Soir*, ne peuvent nous émouvoir longtemps.

Le problème que l'on se pose en arrivant et auquel on pense encore, revenu en zone libre, est d'un ordre tout différent. Avant Septembre 39, un certain nombre de Français qui voulaient paraître « à la page », enfermaient tout l'avenir du monde dans ce dilemme : New York ou Moscou. Ils croyaient les deux termes opposés. Ils négligeaient sans plus de formes, simplement, la France et l'Europe. Aux terrasses de Montparnasse, peut-être à la table où Lénine s'était assis autrefois, ils condamnaient un Continent.

Aujourd'hui, il leur faut tout remettre en question : New York et Moscou, dont le souci le plus pressant n'est pas l'hégémonie mondiale, ne répondent plus. Paris, par contre, a dit ce qu'il avait à dire : il l'a dit avec tout son cœur, avec sa raison, avec son prestige auquel, profondément, l'occupant rend hommage. Et ce message de Paris, c'est le message de la France.

Paris, que nous aimons, souffre, mais travaille. Paris, que nous aimons, obéit à la dure loi du moment, mais a les mains nettes de sang; Paris que nous aimons, ne cherche pas à lire dans les astres ce que sera son avenir; il reste la ville studieuse, la ville laborieuse, la ville honnête que tous les [illegible] de ce temps, toutes les *Odeurs de Paris* ne parviendront pas à salir.

Du plus illustre au plus obscur, chaque Parisien supporte avec une dignité exemplaire le sort malheureux qui lui est fait. Mais, de même qu'en zone libre,Paris n'est jamais absent de nos pensées, nous restons chers au cœur de ceux dont seul un laissez-passer nous sépare.

Il n'y a qu'une seule France.

Arthur LAGNY.

Une seule France

*** Poursuivant sa triomphale exposition de dessins des maitres modernes les plus célèbres, la jeune Galerie Carré inaugure, après les expositions Dufy et Matisse, une exposition Maillol. On sait combien les dessins de ce grand artiste sont rarement visibles. Il ne veut pas, d'ordinaire, s'en séparer, les considérant avec raison comme des documents de premier ordre pour sa sculpture. La présente exposition est un ravissement pour les amateurs de belles formes. Les dessins de Maillol sont des dessins de sculpteur, ce qui signifie qu'au lieu d'être de beaux, d'intelligents graphismes, ils constituent surtout des modèles magnifiques. Quelques-uns, de par les modèles, semblent s'apparenter à Renoir. La plupart ont une finesse grecque. Ce n'est pas pour rien que Maillol est né à Banyuls, près du Cap Cerbère, dans une lumière attique. Lui-même, dit Maurice Denis qui préface le catalogue, semble sortir des frises d'Egine.**

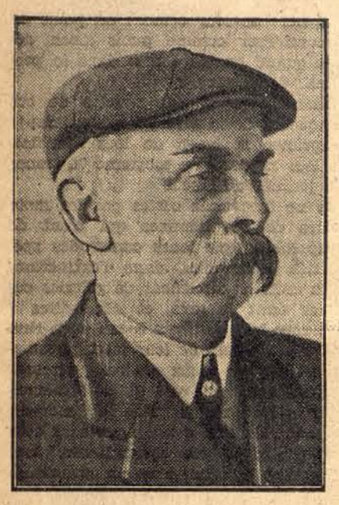
Pierre Gueguen, dans les fragments d'Esthétique qu'il a publiés avant la guerre, définit la sculpture « un calcul de caresses ». Cette définition s'applique idéalement à la statuaire et aux dessins du maître de Banyuls, calcul signifiant proportions pures et caresses, grâce des filles méditerranéennes, dont le port semble de déesses.

*** Jean de Boschère, dont on a pu lire dans la N.R.F. de Novembre de fort belles pages sur Les échecs de Léonard de Vinci, poursuit en collaboration avec Natalie Clifford Barney, la publication des Cahiers consacrés à O. V. de L. Milosz. Nous ne saurions trop conseiller à ceux qui aiment l'œuvre du grand poète Lithuanien de langue française de lire ces admirables Cahiers.**

*** On assiste à une fermentation poétique indiscutable dont plusieurs revues, réduites par les nécessités historiques à des formats minces, sont cependant les témoins fervents. L'école de Rochefort-sur-Loire a donné le signal. Son animateur, Bouhier, est impétueux et sympathique. La série « Poètes », dirigée par Raymond Tardif, consacrera son prochain numéro à Audiberti, poète au grand souffle, au don verbal prodigieux qui, venu d'Antibes aux bords de la Seine, enchante les riverains par ses extravagances lyriques. Collaborateur du quotidien « Aujourd'hui », il va diriger bientôt une nouvelle revue poétique qui s'appellera : Les Nouvelles Origines, et où toute la poésie contemporaine sera brillamment représentée. Le Pont Mirabeau, cher à Guillaume Apollinaire, voit déambuler souvent les poètes Guéguen, avec son collier de barbe argenté, la canne en rotin qui lui a servi à arpenter le Parnasse, le vrai, en Grèce, et le jeune Maurice Fombeure, poète poitevin que les Editions de France ont chargé récemment d'un livre sur sa province. Le poète normand Jean Follain, narine au vent, vient les joindre, humant les odeurs de tickets dont, comme chacun, il fait ses délices.**

A cent ans l'Ecole de Médecine de Limoges ne s'est jamais mieux portée

L'Ecole de Médecine et de Pharmacie de Limoges dont l'ordonnance de fondation remonte au 31 mars 1841, est une allègre centenaire. C'est, en effet, sous le règne de Louis Philippe, le 15 novembre 1841, qu'eut lieu son inauguration officielle en présence de M. Cavinet, recteur de cette malheureuse « Académie de Limoges », qui ne comportait qu'une seule Faculté; la Faculté de Lettres, laquelle, comme on sait, délivra quelques diplômes de licence et de doctorat et, faute d'élèves, cessa de fonctionner même avant d'être supprimée.



Le Professeur d'ARSONVAL
(s. t. 10.495)

Parmi les nombreux médecins que forma l'Ecole, plusieurs sont parvenus à la célébrité. Citons MM. Charles Quinquaud, membre de l'Académie de Médecine, agrégé de la Faculté de Paris; Charpentier, qui fit une belle carrière comme professeur à la Faculté de Nancy; Fernand Lagrange, créateur de la médecine sportive et de l'éducation physique; Gilbert Ballet, chirurgien, dont la statue qui se dresse dans le jardin de l'Ecole de Médecine semble, par ses dimensions modestes, devoir échapper à la refonte; citons surtout le grand Arsène d'Arsonval, physicien et médecin, né à la Borie, mort en 1940 à l'âge de quatre-vingt neuf ans, membre de l'Académie des Sciences et qui donna son nom à l'application à la médecine des courants de haute fréquence.

L'Ecole de la rue François Chénieux, par laquelle passèrent également de nombreux et excellents praticiens établis à Limoges et dans la région limousine, est actuellement dirigée par le docteur de Léobardy qui a succédé au docteur Marcland, au début de l'année scolaire. Alors qu'en 1933, on ne comptait que 78 étudiants en médecine et en P.C.N., 24 étudiants en pharmacie et 32 élèves sages-femmes, soit au total 134 étudiants et étudiantes, c'est **473** noms qui s'étalent aujourd'hui sur le registre de l'année. Les Limogeois, qui ont pour la jeunesse studieuse une affection particulière, se réjouiront de ce succès de notre Ecole, dû à la fois à la qualité de son enseignement et aux importantes améliorations d'ordre matériel apportées à cet établissement.

Bien que centenaire, l'Ecole de Médecine ne s'est jamais mieux portée. Ni ses élèves qui maintiennent les meilleures de ses traditions.

*
**

Notre compatriote, le docteur André Louis Beyraud, ancien élève de l'Ecole de Médecine de Limoges, médecin-directeur des dispensaires indigènes de Casablanca et fondateur d'importantes œuvres sociales, a été récemment élu, à l'unanimité, secrétaire général de la Société des Médecins du Maroc.

LA GRANDE BRASSERIE
LUC
à l'atmosphère si parisienne
•
LE CADRE LE PLUS CHIC
L'ACCUEIL LE PLUS CORDIAL
Le fameux orchestre de
ROMAN JACOWLEW
Place de la République - LIMOGES

Les émaux peints du Dr Jouhaud

par DENIS ROCHE
Membre associé de l'Académie des Beaux-Arts de Saint-Pétersbourg

Dans la première décade de ce siècle, j'étais en relations amicales à Paris et en Russie avec la charmante princesse Marie Ténichev, femme de l'ancien président de la Section russe à l'Exposition de 1900.

Musicienne et artiste, disciple de Ruskin, la princesse Marie clôturait son école d'art populaire de Talachkino qui, outre ses élèves, laissa pour traces une magnifique église, décorée par Rœhrick, un théâtre et la collection de broderies paysannes qui eut un si grand succès à Paris.

La princesse, en plus de cela, parfaisait et classait son très riche musée d'art russe, dont une partie fut exposée à l'Union des arts décoratifs en 1905. Mais surtout elle se vouait avec passion à la résurrection de l'émail champlevé qu'elle orientait adroitement dans le sens russe et auquel elle fit produire l'œuvre monumentale la plus considérable que cet art ait donnée depuis les plaques funéraires des Plantagenets à Fontevrault. La princesse fit ainsi une des portes intérieures de son musée, donné par la suite à la ville de Smolensk et devenu musée impérial. Un énorme Saint-Georges terrassant le dragon, couronnait cette porte en bois d'amarante.

Entourée d'artistes et d'écrivains d'art, la princesse Ténichev avait pour collaborateur technique, dans l'émaillerie, un très grand artiste, insuffisamment connu, Arthur Jacquin. Son nom serait illustre s'il se fut cantonné dans une des branches d'art dont il s'éprenait successivement, et qu'il abandonnait dès qu'il s'était assez familiarisé avec elle et y avait produit une œuvre le satisfaisant. Comme peintre la sobriété de Cazin, mais quel genre de peinture le laissait indifférent ! Il faisait, comme les anciens, de la peinture à la cire et me montrait un jour un tableautin qu'il frottait soigneusement sur sa manche pour en faire jouer toutes les valeurs. Il faisait des estampes à la façon japonaise, imprimées à l'eau jusque dans l'extrême fibre du papier ; il faisait des broderies, de la peinture sur verre, il soufflait du verre ; à d'autres moments, il poursuivait des recherches sur les moteurs d'autos ou collaborait avec des Japonais pour surprendre les secrets de leurs patines sur métaux. Parfois aussi, il vous exhibait un émail peint, nettement original, ne ressemblant à rien de connu et dont il vous disait avec sa naïveté de grand artiste ennemi de tout lucre comme de toute publicité : « Ah ! celui-là, Monsieur, j'en veux cher ! je ne le donnerai pas à moins de mille francs ».

***

Or, il se fit qu'à un moment donné, peu de temps avant 1914, je partais pour le Limousin et Jacquin entendit que je devais passer à Limoges : « Alors, M. Roche, me dit-il avec ce rien de solennité convaincue qu'il mettait aux choses, serrez la main de ma part au docteur Jouhaud ». Il y avait dans ces mots toute la profondeur d'estime qu'il portait à notre compatriote qu'il ne connaissait pourtant pas.

Son estime pour Jouhaud venait de ce que les premières expositions du docteur, qui n'offraient guère, après tout, que des recherches de technique, avaient été prises en observation suivie par le groupe Ténichev et les critiques d'art en sympathie avec lui. Le haut de ce groupe savait éminemment ce que veut dire le mot émail, et avec une divination vraiment étonnante il avait reconnu la révélation qu'apportait la volonté de renouveau de ce métier encore hésitant, et la fraîcheur des sujets qu'il abordait.

Outre « l'ensorcellement de la matière » auquel il a toujours été soumis, l'émailleur ne se donnait pourtant, en ce temps-là, comme il disait avec une trop grande modestie que comme un humble collaborateur du feu », il bornait son rôle, disait-il, à « utiliser les tâches dues au hasard pour obtenir quelques images accidentelles et bien imparfaites ». (C'était apparemment le temps des plaques publiées par les revues d'art sous ces titres : **le Corbeau et le Renard**, les **Conspirateurs**, les **Pénitentes**, **l'Initiation Vulgaire**, ou telle ou telle silhouette de grisette, ou tel coin de parc). Ces petits sujets étaient ajoutés, pour ainsi dire, à l'attrait somptueux des émaux, pour en relever l'intérêt aux yeux du public, tandis que les émaux eux-mêmes suffisaient à la satisfaction de l'auteur.

Les quatre années de la guerre de 14 firent leurs ravages et semèrent leur dispersion, et près de trente années passèrent sans que j'aie pu m'acquitter de ma mission et tenir ma quasi-promesse. Tout était changé. Jacquin était mort, la princesse Ténichev aussi, et mes relations avec la Russie avaient en grande partie cessé. Ce n'est que bien peu de temps avant la débacle, alors que l'évacuation de Paris m'amena à Limoges, que je pus remplir le message, si flatteur pour le grand émailleur, dont j'avais été chargé.

Mais quelle récompense !

Si je n'avais pas été moi-même aussi sincèrement persuadé que tous nos amis de l'exceptionnelle valeur des émaux que nous admirions à toutes les expositions d'avant 14-18, quelle reconnaissance je devrais à la mémoire d'Arthur Jacquin ! Du moins lui dois-je celle d'avoir vu la collection complète, massive, que pour leur malheur n'ont connue aucun des gens d'une compétence et d'un goût hors ligne qu'elle eut si pleinement enthousiasmés.

Quelle émotion auraient eue à considérer cette œuvre dans le cadre même où elle est née, tous ces critiques qui se sont honorés et dont certains ont sauvé leur nom de l'oubli en témoignant de leur compréhension à un art si grand et à un si grand artiste ! Eux tous, qu'à l'époque j'ai plus ou moins connus ou aperçus, les Vauxcelles, les Frantz-Jourdain, les Thiébault-Sisson, les Yvanhoe Rambosson, les Arsène Alexandre, les Verneuil, Clouzot, René Jean, quel régal, quelle fête eussent été pour eux cette visite et quel régal aussi et quelle fête pour le groupe choisi et si averti du musée des arts décoratifs de Louis Metman à J.-L. Vaudoyer ! Ils contribuèrent presque tous à déterminer dès 1912, l'achat d'une œuvre de l'artiste limousin par l'Etat ainsi que son élection au Sociétariat du Salon d'Automne, acompagnés peu à peu de quelques-uns de ces menus suffrages que dispensait si bizarrement l'Etat d'alors. Je pense que l'impression serait la même que ressentirait aussi, à un de ses passages à Limoges, Louis Hautecœur, notre directeur des Beaux-Arts, lui qui a connu en Russie les traitements vraiment émouvants que l'on y réservait aux artistes et qui a fait de spirituelles, si consciencieuses et si fermes petites gravures sur bois originales.

Les émaux du Dr Jouhaud animent, peuplent, transfigurent une salle. Une toute petite plaquette « à peine de la grandeur d'un baiser de paix » aux couleurs désormais inaltérables, équivaut, dans une notable économie d'espace, à une grande toile impressionniste, sujette à pâlir, à tourner, à noircir. Chose incompréhensible, cette plaquette possède en dépit de la froideur vitraire habituelle aux émaux, une facilité de renouvellement inépuisable. Seuls les émaux du Dr Jouhaud gardent, comme les grandes œuvres de la peinture, des accords, des jeux de lumière, des coins toujours renaissants. L'artiste est arrivé, au point culminant de son art, à faire donner à l'émail les incroyables variations de l'impressionnisme et du sur-impressionnisme sans s'attacher spécialement toutefois à ces formes d'art. Ses verts, d'une multiplicité de tons extraordinaire, comme gorgés de noir humide, rendent on ne sait comment, les nuances de nos prairies et de nos taillis, la vraie, la spécifique « Verdure Limousine », comme d'autres ont rendu la « Verdure Normande ».

Comment noter succinctement les sommets de l'art de M. Jouhaud ? Ses nus surtout sont surprenants. Ils ont parfois la blancheur et le crémeux du lait, une blancheur qui le dispute à la souquenille des pierrots qui enchantent sa plaquette **Sérénade**. Ces nus sont tels que notre école qui, entre toutes, s'y est distinguée, en offre peu d'aussi notables. Outre les nus de tendresse et d'amour, le docteur Jouhaud réalise un grand nu humain nullement choisi, peigné, brossé et dirait-on surlavé, qui rappelle encore de nos jours ce nu des modèles italiens qui a fleuri chez nous pendant toute la période classique. Ces nus de tous les âges de la vie, masculins ou féminins, exacts, médicaux, témoignent que formé comme il l'a dit justement à « l'observation dans la fréquentation des cliniques » l'ancien interne des hôpitaux se souvient des nus de vérité que les praticiens découvrent en relevant les draps des patients. Quels délicieux enfants de toute classe, il fixe aussi sur ses tablettes, et quelles commères et quels compères de notre peuple ! quels personnages de l'époque révolutionnaire également, et quelles amusantes images comme tirées des contes de Perrault.

(Voir suite page 4).

Aux Editions E. RIVET
21, rue d'Aixe - LIMOGES
vous trouverez les ouvrages les plus réputés du Limousin, parmi lesquels:
E. MICHAUD :
Le Soleil dans la Brume
Jean REBIER :
Le Barbichet
et les patoiseries les plus spirituelles des meilleurs patoisants locaux

MACHINES A ECRIRE
A CALCULER - DUPLICATEURS
Fournitures de bureau
Réparations de toutes marques
Abonnements d'entretien
Consultez les Etablissements
QUERUEL
6, Boulev. Louis-Blanc - LIMOGES
Tél. 51-74

Maisons natales de personnages limousins

par HENRI HUGON

M. Pierre-Jean Marcel rappelait tout récemment ici même l'opinion qu'au moment de l'inauguration de la plaque commémorative du peintre Renoir nous avions exprimée au sujet des inscriptions consacrées à deux autres illustres enfants de Limoges, le chancelier d'Aguesseau et le président Sadi-Carnot ; il concluait en se demandant si notre ville n'avait pas en cette matière, le monopole de quelque malechance. Qu'il se rassure : des incertitudes et des erreurs se sont révélées dans bien d'autres localités à cause de l'imprécision des vieux actes ou de leur perte, des changements survenus dans la topographie ou la dénomination des lieux depuis l'événement pris pour point de départ, etc. Nous avons cité, comme exemple classique en la matière, la maison de Besançon officiellement désignée comme ayant été le berceau de Victor Hugo.

Pour d'Aguesseau et pour Carnot, il est évidemment impossible de justifier les emplacements affectés à leurs plaques commémoratives. Quand en 1851, fort peu de temps après la mort du maréchal Bugeaud, le maire de Limoges et la Préfecture se concertèrent pour un hommage posthume, elles jugèrent expédient d'associer à Bugeaud les deux autres gloires locales les plus réputées, d'Aguesseau et Jourdan. Les maisons des deux guerriers étaient considérées comme suffisamment connues, l'une d'après un plan de ville, l'autre d'après des témoignages récents, mais il n'en allait pas de même pour celle de d'Aguesseau, né cent quatre vingt trois ans auparavant. Son acte de baptême était perdu et sa date — 28 novembre 1668 — n'était attestée que par un répertoire de Saint-Pierre du Queroix ; on savait d'autre part qu'à cette date les intendants royaux — telle avait été la fonction de son père — ne disposaient pas encore à Limoges des bâtiments du Breuil. Un érudit estimable mais qui se satisfaisait à trop bon compte, ayant trouvé mention de l'habitation d'un de ces intendants dans la rue du Consulat, en avait conclu qu'intendants et Consuls partageaient le même immeuble, en d'autres termes, que la maison natale du futur chancelier n'était autre que la maison consulaire. Pour l'emplacement de celle-ci depuis longtemps démolie et remplacée par des constructions privées, on s'en rapporta à un plan postérieur de plus d'un siècle à la naissance de d'Aguesseau, et sans étude plus approfondie, sans rapport justificatif soumis au Conseil municipal un arrêté du maire supposa la question résolue sur ces bases. Plus tard, deux excellents historiens, Louis Guibert et Alfred Leroux, démontrèrent sans laisser place au doute, que les intendants du dix-septième siècle avaient fréquemment changé d'habitation et de quartier, et qu'en tout état de cause la maison consulaire, fort insuffisante et nullement aménagée à cet effet, n'avait pu recevoir leur logement personnel. C'est donc sur une hypothèse purement gratuite et acceptée sans contrôle que repose l'honneur fait au numéro 15 de la rue du Consulat, honneur dont il faillit bien être dépossédé en 1928, quand la réfection d'une devanture de coiffeur amena l'enlèvement de la plaque et son dépôt sous un escalier où elle serait sans doute encore sans d'instantes démarches faites à la Municipalité.

L'apposition de la plaque consacrée au Président Carnot remonte au mois d'avril 1888, lors du voyage à Limoges de ce Chef de l'Etat ; elle n'était pas prévue dans le programme officiel et, comme il en avait été pour d'Aguesseau, c'est par une entente directe entre le Maire et le Préfet qu'elle fut décidée et réalisée au dernier moment. Mais ces autorités prirent ici des libertés un peu excessives. Le registre de l'état-civil de 1837 relatait en termes expres que la famille Carnot-Dupont habitait rue Neuve-Sainte-Valérie (rue actuelle du Général-Cérez). Cinquante ans plus tard il était encore de notoriété publique que ce domicile se situait dans un immeuble ayant appartenu à la famille maternelle du président et qui est aujourd'hui l'annexe de la Chambre de Commerce (numéro 7 de cette rue) mais, desservi par une voie secondaire où ne pouvait s'engager le cortège officiel, isolé de plus au fond d'une cour, ce bâtiment ne répondait pas au projet spectaculaire conçu par nos magistrats. Sous prétexte apparemment qu'un membre de la famille Dupont, oncle du nouveau-né et témoin déclarant à l'acte de naissance, avait possédé et habité, sur le boulevard, comme dépendance du même ensemble foncier, la maison qui est numérotée aujourd'hui 14 bis, c'est sur cette maison que fut fixée la plaque. Pareille entorse à la vérité ne trompa d'ailleurs personne et fut immédiatement relevée par la presse ; en 1893, Ducourtieux revint sur la question, dans son almanach, avec des considérants précis, mais ce fut sans succès.

En déplorant, dans la « Vie Limousine » d'avril 1930, la « grande pitié des plaques commémoratives » de notre cité, nous insistions sur le triste aspect de ce « mémorial » de Carnot, masqué partiellement, après coup, par l'agencement d'une devanture commerciale. Peut-être serait-il possible de le traiter aujourd'hui plus décemment, et de le replacer en un point répondant mieux à la réalité des faits. D'autres doléances pourraient être renouvelées : ni la plaque jadis consacrée au Girondin Vergniaud dans la rue du Clocher, ni celle qui concernait son en place. Entre temps, il est vrai, il nous a été donné d'identifier d'autres logis appartenant à l'histoire locale, parmi lesquels seul celui qui vit naître Renoir a eu l'honneur d'une inscription. Les investigations de ce genre exigent quelque patience, mais chaque fois la chance nous a fourni les éléments d'une certitude absolue. Le cas certainement le plus singulier a trait à Michel Chevalier, le grand économiste libre-échangiste du siècle dernier, né près de notre palais de Justice : ici c'est l'acte de l'état-civil lui-même qui situe la maison natale sur une place à laquelle elle n'a jamais appartenu, ainsi que l'ont prouvé irréfutablement plusieurs documents contemporains.

H. H.

Appel d'un Limousin en faveur du patois

MISE AU POINT

A la suite de la publication dans notre numéro de décembre d'un article de M. Denis Roche : **Appel d'un Limousin en faveur du patois,** nous avons reçu de M. René Farnier, félibre majoral, syndic de la Maintenance félibréenne du Limousin, la « mise au point » que voici :

Monsieur,

C'est toujours avec intérêt que, depuis sa publication, je lis l'édition limousine de l'Opinion ; cependant l'Appel en faveur du patois, *que M. Denis Roche a publié dans le dernier numéro a causé une certaine surprise dans les milieux régionalistes de Limoges et réclame une mise au point. Les intentions de M. Roche sont excellentes et nous devons tous lui savoir gré de l'intérêt qu'il porte à notre vieux dialecte ; nous eussions toutefois préféré que, se souvenant des titres de gloire de la langue des Troubadours, il ne la ravalât pas aujourd'hui au rang d'un vulgaire patois. Mais cela serait en somme peu de chose s'il n'avait en même temps cru devoir méconnaître les efforts qui, depuis quelques années, ont été fait pour développer le mouvement régionaliste en Limousin et pour pousser au noir le tableau de la situation actuelle du dialecte limousin. En fait ce dialecte qui s'est maintenu dans les campagnes est encore parlé à Limoges et, depuis vingt ans, un effort considérable a été fait pour sa défense et son illustration. Certes, la langue limousine n'était guère en faveur dans les milieux officiels de l'Ancien Régime, mais l'initiative privée suppléait à cette carence. Pour ne parler que de* l'Ecole du Barbichet *que je connais bien, elle s'est produite à Limoges assez souvent, je pense, pour qu'il soit utile d'insister. Et la vérité c'est que depuis vingt ans notre littérature s'est enrichie d'un certain nombre d'œuvres qui sont connues et prouvent la vitalité de la langue. Je ne parlerai pas du théâtre dialectal qui a permis d'organiser plus de deux cents représentations, dont une cinquantaine à Limoges même ; mais la signature de M. Roche voisine dans votre journal avec celle de Jean Rebier et il me semble que les délicieuses chansons que nous devons au Poète du Mas de l'Aurence ont contribué quelque peu à la diffusion et à l'illustration de la langue limousine et que nul ne saurait nier l'efficacité de propagande auprès du public limousin de la* Gerbo Baudo *ou des* Quatras Sazous.

La vérité c'est qu'un effort considérable a été fait dès avant la dernière guerre en faveur de notre dialecte. Des conférences ont été données à l'Ecole Normale sur la langue et la littérature limousine, et toute un pléiade de jeunes instituteurs ont pu ainsi enseigner aux enfants des campagnes le respect de la langue, la fidélité à la terre et le maintien des traditions. A chacun des concours scolaires annuels organisés par la Maintenance félibréenne du Limousin des centaines et des centaines de petits écoliers campagnards, mais aussi de normaliens et de normaliennes et même de lycéens et d'étudiants (pour lesquels des cours spéciaux ont été organisés) ont présenté des compositions, des thèmes et des versions en dialecte limousin dotés de nombreux prix.

M. Denis Roche est stupéfait qu'il y ait eu avant la guerre à Limoges " si peu de petites sociétés de folklore, si peu variées, si maigres et si intermittentes ". Il nous permettra à notre tour d'être stupéfaits de son ignorance. Limoges est, en effet, une des villes où les sociétés de Folklore sont le plus actives et le plus durables. Les dirigeants de l'Eglantino dau Limousin *ont fait preuve d'une constante activité depuis la fondation de leur société. Quant à* l'Ecole du Barbichet, *elle a aujourd'hui près de dix-neuf ans d'existence. Interrompue seulement pendant la guerre, elle a été des* 15 *grandes sociétés folkloriques françaises qui ont été appelées à Vichy au mois d'Août dernier et reçues par le Maréchal Pétain au Pavillon Sévigné.*

Il est vrai que M. Roche reconnaît qu'il y a à Limoges quelques félibres, mais ce sont, d'après lui, des Félibres de succursale, pâles reflets des vrais félibres de Provence.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Il n'y a pas de vrais félibres et des félibres de succursale. Le Félibrige est une association unique pour toute la France et tous ses membres sont égaux. La Maintenance du Limousin est une des plus actives et des plus prospères ; Limoges a célébré en 1928 *avec éclat la grande fête annuelle de la Sainte Estello. Les félibres de Provence ne l'ont pas oublié et ils n'auraient jamais l'idée de considérer leurs frères limousins comme des félibres de seconde zone.*

Monsieur Denis Roche est excusable de ne pas savoir tout cela. Mais puisqu'il a visé les félibres, il m'oblige, Monsieur, à vous demander l'insertion de la présente lettre. Je vous en remercie d'avance et vous prie, etc...

René FARNIER,
Avocat à la Cour
Félibre Majoral
Syndic de la Maintenance félibréenne du Limousin.

*
**

N.D.L.R. — M. Denis Roche déclare s'en tenir strictement aux termes de son article dont il trouve parfaitement claire la langue qu'il croyait n'avoir employée que selon l'usage le plus courant. Il tient essentiellement à la distinction qu'établit son contradicteur entre la langue d'oc et le patois, sur laquelle il s'appuie d'ailleurs pour arriver, lui paraît-il, à une orthographe rationnelle de notre dialecte actuel. Ces points sont longuement développés dans l'avant-propos de sa traduction limousine de **La Chanson de Roland,** et il juge prématuré de s'en faire une opinion avant de le connaître.

Il est heureux de l'occasion fournie à Me Farnier de rappeler largement son activité qu'il n'ignorait pas ainsi que celle de sa société félibréenne de théâtre qu'il n'a point vu jouer à Limoges depuis le commencement de la guerre.

Pour tout ce qui concerne l'édition du LIMOUSIN de « L'OPINION »
S'adresser à
M. CHARLES NOUAILLE
33, rue du Petit-Tour - LIMOGES

UNE NOUVELLE REVUE VA NAITRE A LIMOGES

A l'instar de la Commission départementale corrézienne d'action et de propagande régionalistes qui, voici peu de temps, créait la fort belle revue « Corrèze », le Centre d'études régionalistes constitué à Limoges par diverses personnalités du Limousin et de la Marche, qui, toutes appartiennent aux milieux économiques, littéraires et artistiques, publierait, dit-on, très prochainement — peut-être même dès les premiers jours de ce mois — une « revue illustrée d'une belle tenue, capable de servir au dedans et au dehors de la région les intérêts généraux de la Province » et dont le titre prévu de : *Notre Province*, ne pouvait être mieux choisi.

L'Opinion qui, en Limousin, a rapidement acquis une place importante et serait heureuse d'avoir inspiré la création de revues comme « Corrèze » et, sans doute, « Notre Province », souhaite que dans ce domaine des publications régionales le pays creusois manifeste à son tour la même vitalité que les deux autres départements limousins : Haute-Vienne et Corrèze. Elle adresse d'autre part ses vœux de prospérité à la revue voisine « Quercy », éditée à Cahors et dont le premier numéro qui vient de paraître comporte deux importants articles de notre collaborateur et ami Georges Duveau sur : « Les Lettres et le Quercy » et sur l'écrivain Michel Davet.

ASSURANCES
TOUTES BRANCHES
Maxime AUBERT
21, place de la République
LIMOGES
Tél. 59-47
R. C. 14079

TANDIS QUE PARTOUT LA GUERRE...

UN JOUR J'AI VOYAGÉ DANS UN PETIT PAYS DE FRANCE

par Albert GUILLEMOT

Lorsqu'on se trouve en voyage, il y a des temps morts inutilisés pour le travail. Souvent on est seul, vis-à-vis de soi-même en chemin de fer, à l'hôtel, au restaurant. N'est-il pas alors plus intéressant de se tourner vers les autres et, au passage, de les regarder vivre ? Ainsi l'on fixe des aspects du quotidien à telle date comme autant de fragiles témoignages de cette époque où l'on n'est sûr que d'une chose : n'être plus sûr de rien. Voilà mes réflexions ces jours-ci en partant pour la Vienne non occupée, maintenant rattachée de fait à la province limousine.

J'allais découvrir un charmant pays, une de ces régions pauvres où, « l'on ne manque pas » à cause d'un très ancien équilibre des richesses, en même temps qu'un terroir très vieille France retiré dans une sorte de zône non battue par les agitations des contrées plus actives. Mais j'allais aussi noter au passage ces mêmes manifestations qui forment la vie courante.

La performance débuta par un voyage en autobus. L'énorme machine, sorte de wagon à forme de Micheline, s'arrêta doucement dans la nuit. Il était 6 h. 30. J'avais calculé mon temps pour l'attente minimum dans le froid sur la place déserte... J'aurais de la place... Naïveté, l'autobus était plein. Il était garni dès la première halte en gare, dès le garage peut-être, sinon dès la veille comme s'il y avait toujours une provision de voyageurs de réserve, enfournés chaque jour à l'avance pour la bonne marche du jeu Donc, m'étant frayé un chemin parmi les coudes des bonnes femmes, les dos et uniformes des gendarmes, les serviettes des gens d'affaires et les godasses et bérets à larges ailes des Chantier de Jeunesse, j'eus tout loisir d'apprécir la situation en me balançant au gré des remous d'une barre d'appui à une autre, tandis qu'une dame debout faisait remarquer avec aigreur que la politesse s'était réfugiée à l'avant sous l'œil des dieux, contrôleur et chauffeur, qui mettaient en action la dite politesse en faveur des femmes, enfants et vieillards. Bien entendu, les glaces étaient hermétiquement fermées : un courant d'air, en France, est mortel... c'est le principe. D'ailleurs, on n'aurait pu faire mieux que les entr'ouvrir ; on ne les avait certainement pas prévues relativement à l'hypothèse baroque de les baisser. Cela permettait de goûter sans réticence ni tricherie la puissante, moite, tenace, insidieuse, anesthésiante odeur du Gazogène-Moteur. Des connaisseurs pouvaient même discerner et savourer les différences d'arômes selon que l'engin rampait dans les côtes ou dévalait les descentes, ce qu'il faisait très consciencieusement. Pendant ce temps, le contrôleur faisait son boulot. La compagnie avait eu la bonne idée de choisir un petit jeune homme replet. En chandail de vélo, culotte de chasse, il n'offrait aucune prise et roulait, s'aplatissait plus commodément dans cette tenue entre les morceaux d'humanité juxtaposés dans le car. Il était rompu au calcul rapide et à la gymnastique en manœuvrant un attirail porté comme une palette, sorte de panoplie de billets à talons et récépissés, crayons bleus ou rouges, sacoche à monnaie, pinces perforantes de contrôle, feuilles à comptes rendus et en-têtes, etc... C'était un intéressant tour de force. Sûrement ce garçon aurait pu être engagé dans un cirque ou chez un agent de change pour la corbeille de la Bourse. On aurait payé pour le voir faire son numéro.

Mais ce n'étaient là qu'amusettes préliminaires. Lors de la quarantième journée de reptation-contrôle, notre acrobate découvrit, joyeusement carrés dans leurs sièges Pulmann, deux hommes en pantalons de gros drap bleu, bérets basques, vestes kaki de troupe à coupe genre civil et cigarettes. Ils étaient rapatriés et un quelconque Centre de démobilisa-

A la GRACE de DIEU
CHAUSSURES LATHELIZE
Maison fondée en 1855
•
Spécialité de chaussures à semelles de bois, rigides ou articulées
•
2, rue du Clocher - LIMOGES
•

TANDIS QUE PARTOUT LA GUERRE...

UN JOUR J'AI VOYAGE DANS UN PETIT PAYS DE FRANCE

(*Suite de la page 3*)

tion leur avait remis une vague feuille de route pour regagner leur village. Or, les autobus, entreprises privées, ignorent en principe le régime des frais de déplacement pour le compte de l'Etat. On paye et l'intéressé se fait rembourser par la suite, au lieu de bénéficier d'un livret de transport individuel.

— Moi je ne peux pas accepter cela. Il faut payer. Ça ne vaut qu'en chemin de fer... D'abord l'autobus n'est pas porté sur votre feuille...

— Ah ! c'est que nous on sait pas, on nous a rien dit... On a fait deux mille kilomètres pour revenir... On nous a dit qu'avec ça on n'aurait rien à payer pour rentrer chez nous...

Et considérant la discussion comme close, ils retournèrent à leurs cigarettes. Le contrôleur recula devant ce point de vue d'une logique irréfutable. Deux ou trois haltes passèrent ; les gendarmes qui avaient écouté avec une indifférence vigilante, revinrent à une indifférence normale.

Mais le jeune contrôleur reparut : « Vous vous ferez rembourser. Regardez votre papier : il n'y a pas de date d'arrivée imposée, donc vous pouviez prendre le train. Payez, ou bien je serai obligé de vous faire descendre à Bellac. Vous pensez bien que c'est pas pour vous emm... »

La résistance parut ébranlée mais tint bon quand même : « Nous ne pouvons pas payer, puisqu'on nous a dit qu'on n'avait rien à payer, n'importe où, avec ça ».

Le contrôleur repartit, emportant en gage le fameux papier. Un garde mobile donna l'avis d'un idoine : Il n'y avait pas de doute, le Centre s'était trompé, avait omis deux spécifications, et du moment qu'il y avait un train sur le parcours, ce train était le moyen de transport réglementaire et l'autobus seulement pour la fin du trajet, soit douze kilomètres gratis au lieu de quatre-vingt. Alors j'admirai avec quelle gentillesse, c'est bien le mot, le garde parla aux deux hommes. Il ne parla pas règlement mais mis tout de suite l'affaire sur le plan humain. Il fit voir les ennuis du contrôleur, s'il était vérifié en route, pour avoir toléré des voyageurs sans billets. Sa place était en jeu, c'était embêtant de payer, pour eux qui voulaient rentrer plus tôt, surprendre affectueusement les leurs ; il le comprenait, mais ils étaient dans leur tort. Conquis, les deux rapatriés affirmèrent et réaffirmèrent que « comme ça » ils paieraient. C'était très Français cette sensibilité au fait personnel. Le contrôleur serait presque devenu un copain.

Enfin, à Bellac, le chauffeur, un **dur** celui-là, intervint : « Où c'est-il, les gars qui veulent pas payer ? » Mais son intervention tomba à plat, devenue inutile.

Puis je débarquai sans encombre à Montmorillon ayant obtenu ma valise en échange d'un ultime ticket.

* * *

« Sur le midi » eut lieu le déjeuner à la table d'hôte. A nous les portions de pain décomptées strictement, guettées de couvert à couvert ; à nous l'admiration de l'ingéniosité du chef ; à nous le voisin à figure de bandit, à cheveux touffus, pas rasé et à voix de vieil académicien grand seigneur. Les servantes fonçaient d'une table à l'autre, le bonnet blanc du patron joufflu surgissait parfois de la cuisine... La vieille dame dyspeptique retenait un fringant épagneul breton lorgnant les victuailles, gémissant et flairant au bout de son attache. « Le lieutenant marié » arrivait avec sa « dame » en blanc et son chien loup en havane. Les réfugiés « qui venaient de Paris » faisaient très faux ménage et grands magasins, condescendant à honorer de leur superbe clientèle et de leur accent grasseyant cet hôtel de petite ville. Trois officiers à mine d'ascètes portaient au collet les foudres de l'état-major et au visage les soucis du commandement et des préséances. Un ménage bien rassis prenait place (enfin, le déjeuner, grande occupation !) Coup d'œil et moue blasée vers un journal..., allure de trappeur dans la tunique d'officier démobilisé sans insigne ni ceinturon, lourdes mâchoires, lourde corpulence, culotte de cheval et souliers de montagne, comme il convient pour circuler sur des trottoirs, dans des bureaux et des salles à manger de restaurants... Il y avait la famille nombreuse aux six enfants lâchés dans ce vaste monde, loin du logis... en voyage !

Mais sur toutes les faces se répandait une semblable consternation lors de l'inquisition pour le vin : « Votre carte d'alimentation, s'il vous plaît ; je dois noter son numéro, votre nom et votre domicile ». — « C'est pas Dieu possible », semblaient dire ces gens.

Chaque jour je revis les mêmes figurines plus irréelles de n'être approchées qu'en ces périodes de salle à manger, comme si c'était là leur seule existence, comme s'il n'y avait pas la ligne de démarcation tout près et le mouvement de la vie générale. Je connus le Grand Café où un vieillard mélancolique faisait inlassablement des réussites sous un maigre luminaire avec des cartes patinées par les ans. J'allais au cinéma où il est interdit de fumer pendant la projection. Naturellement, à l'entr'acte s'élevaient de délicieux petits nuages bleutés. Une voix sévère décréta bruyamment par le haut-parleur qu'il était désormais interdit de fumer dans cette salle. Tombant en pleine tabagie, l'avis provoqua un effet comique.

Je contemplai la boutique d'un photographe qui ne s'occupe pas de photo. (C'est de plus en plus une singularité chez les photographes...). Je participai à cette grande attraction qu'est l'arrivée du journal du soir. Une auto-gazo stoppe : poignée de mains, échange de journaux et de signatures : « Je suis en retard ce soir... à demain ». Puis les clients en file pour la pâture fraîche encore de l'odeur d'imprimerie.

Je me souviens, la veille de mon départ, de six attablés dans la salle de consommation. C'est banal, je sais. Mais ceux-là étaient tous semblables, bien gaillards, gros de corps et de têtes, jeunes et rougeauds, dispos et hilares. Ils composaient un tableau réjouissant de claques sur les épaules, de grands coups de gueule, de verres chauffés dans la main et de gestes déplaçant l'air parmi les silencieux attablés devant une tisane et un mot croisé. Là encore, il y avait une atmosphère typiquement française.

Et à cette heure, pensais-je... Tant de prisonniers ; l'hécatombe dans les neiges, la tuerie dans les sables, des engins de trois millions qui détruisent en trois minutes des engins de trois milliards, telle base navale vient d'être armée qui est attaquée, perdue, reprise, des marins aux postes de combat, Hawaï-des-Mers-du-Sud, théâtre de guerre... Le chaos qui s'étend...

Albert GUILLEMOT.

Quand les champions rompent des lances ...pour l'amour de la langue d'Oc

Notre collaborateur et ami Paul-Louis Grenier dont nous publiions, en Novembre, un important article sur *le Pays Creusois*, a, le 24 de ce même mois, rapidement exposé au « Journal des Débats », ce qu'il estimait devoir être *l'avenir de la langue d'oc en France*.

Nous nous serions sans doute bornés à l'indiquer à nos lecteurs si le lendemain dans l'*Action Française*, M. Charles Maurras n'avait abondamment cité et commenté Paul-Louis Grenier et si dans le même paragraphe de sa chronique quotidienne il n'avait cru devoir réfuter un article du « Temps » sur l'*Unité Française*.

Examinant quelques-uns des problèmes posés par la reconstitution des Provinces, le rédacteur du « Temps » — *ou son inspirateur*, écrit M. Charles Maurras — aurait selon le directeur politique de l'A.F. proféré une *ignominie* pour avoir voulu indiquer le danger qu'il y aurait, selon lui, « en soulevant des autonomismes et des autarcies régionales », de « créer de petits Etats, *de petites républiques* dans l'Etat lui-même » et d'affaiblir du même coup l'autorité de ce dernier ».

« Pas mal de Francs-maçons et de Juifs, dit M. Charles Maurras, colportent dans le pays que la reconstitution des Provinces va rétablir les frontières intérieures : comment le « Temps » peut-il s'associer aux calomnies de ces gens-là ?

Le « Temps », à notre avis, n'a pas tout à fait tort. Si pour le Limousin, comme pour la quasi-totalité des provinces françaises, la question du séparatisme ne se pose en aucune façon, il ne faut cependant pas oublier qu'elle s'est, naguère encore, posée avec plus ou moins d'acuité dans certaines régions, plus particulièrement en Bretagne. Le rédacteur du « Temps », s'il n'en fait pas mention, se l'est certainement rappelé. Au demeurant il ne parle que de *frontières intérieures*, ce qui ramène le problème à de plus justes proportions. Et nous ne voyons d'ailleurs pas bien en quoi la reconstitution des Provinces pourrait favoriser mieux que le *statu quo*, l'éclosion ou le réveil de mouvements autonomistes, le seul danger à craindre, — et bien hypothétique, — dans la France toujours « une et indivisible ».

Prenons garde, nous dit cependant le « Temps », de poser des problèmes que l'histoire a déjà résolus, *de soulever des querelles, celles des langues et des dialectes par exemple, depuis longtemps apaisées*, ou bien d'éveiller des divergences qui ne seraient pas conformes aux aspirations nationales.

Lorsque — pour en revenir enfin à l'article du « Journal des Débats », Paul Louis Grenier retrace l'histoire de la langue d'oc et déclare que c'est un devoir *national* d'encourager les parler locaux de la France et, par conséquent, les parlers d'oc ; lorsqu'il rappelle que la langue d'oc fut, en France, la langue de toutes les classes sociales et qu'elle est dans nos pays la langue *ancestrale* non seulement de ceux qui la parlent, mais aussi de ceux qui ne la parlent plus ; lorsqu'il assure, en conclusion, qu'elle doit être remise en honneur, nous estimons avec M. Charles Maurras que notre ami ne « fomente aucun attentat contre les *aspirations nationales* » — bien au contraire.

Mais lorsque le « Temps » crie casse-cou à propos des querelles des langues et des dialectes, nous sommes obligés de reconnaître que cet avertissement est loin d'être superflu. Les problèmes linguistiques, tant s'en faut, n'ont pas tous été résolus par l'histoire et peuvent encore, dans certains cas, être exploités à des fins inattendues. Ainsi le nord de la Creuse où d'aucuns veulent voir une zone linguistique exclusivement française, n'est considéré par d'autres que comme une zone mixte. La Chambre de commerce de Montluçon qui, l'an dernier, au cours de sa séance du 28 avril, a demandé le rattachement au Bourbonnais des cantons limousins d'Auzances, Crocq, Bellegarde, Chambon, Evaux, Chénerailles et Boussac — et même d'une partie de celui de Châtelus-Malvaleix — ne manquera pas, croyons-nous, de faire état à cet égard du point de vue le plus favorable à sa cause.

Un autre terrain, brûlant celui-là, met aux prises en Limousin les tenants du patois ou, plus exactement, d'une « renaissance patoise » et bon nombre de Limousins et de Marchois, plus attachés à rendre « son ancienne splendeur » à la langue d'oc. Les uns visent un but rapproché et une audience des plus larges ; les autres font remarquer que si Mistral s'était contenté de la décomposition dans laquelle il a trouvé le provençal, il n'aurait pas écrit *Mireille* et rappellent que, l'ayant épuré et rénové, il en vint même à considérer comme pleinement justifiée l'adoption par quelques-uns de ses disciples d'une graphie inspirée de celle des troubadours et qui tendrait, disent-ils, à se généraliser.

Ces querelles que le « Temps » croit apaisées, ne sont d'ailleurs pas pour nous effrayer. Mieux, nous estimons que les lances rompues à cette occasion par les champions de telle ou telle cause attestent dans notre Province la vitalité de la langue d'oc. Réveillée par le choc des armes, puisse-t-elle se dresser demain plus belle que jamais sur notre Province limousine.

A. L.

Les "Gueules Noires" de la Mine

(*Suite de la première page*)

— On l'a trop ignoré, me dit-il, ce métier. Trop ignoré et trop calomnié. Vous les verrez dans un moment les gens de ce métier.

Puis se penchant sur son passé, le contremaître effilocha des souvenirs, — souvenirs d'accidents terribles — il en connut trois seulement dans sa carrière — éboulements, cris dans le noir, plaintes lugubres des mourants appelant au secours : « Vite, vite, vite... » d'une voix lointaine s'éteignant peu à peu...

— C'est là, Monsieur, qu'il faut voir ce qu'est le véritable esprit d'équipe... L'héroïsme devant la mort, au total, ce n'est que la manifestation suprême de l'égalité humaine poussée au summum de la dignité ».

LE COMBAT CONTRE LA MATIERE

Dans l'**Allée**, suivant le filon épais d'environ deux mètres, les mineurs travaillaient quasi-nus, par équipe de sept, avançant de proche en proche, le pic pneumatique en main, livrant le combat harassant contre la roche précieuse qui tombait au fur et à mesure dans un couloir d'acier en pente, destiné à l'acheminer par le convoyeur et une **trémie**, vers la **recette** d'évacuation finale. Trois ou quatre équipes, placées sous les ordres d'un **surveillant**, œuvraient dans le même quartier, et trois ou quatre surveillants avec leur effectif constituaient le personnel relevant de l'autorité du **porion.**

— Le métier de mineur, poursuivit celui-ci, exige beaucoup de prudence, de prévoyance et d'intelligence de l'ouvrier. Regardez : à toute minute, le mineur doit faire son salut soi-même, se préserver, organiser son petit chantier. Nous pratiquons ici le **dépilage** par foudroyage, c'est-à-dire que, le charbon étant extrait, nous foudroyons l'emplacement en effondrant le toit de l'allée.

Ln effet, les hommes organisent leurs étais de **boisage** selon les trois dimensions pour assurer leur sécurité individuelle : les planches d'abord, à même le toit, soutenues dans le plan horizontal par deux solives perpendiculaires, — la **flandre** et la **queue** — soutenues elles-mêmes, à leur intersection et dans la verticale, par une **butte** plantée dans le mur, c'est-à-dire sur le sol foulé par les pieds du mineur. Et le charbon vaincu, massacré par le pic à air comprimé, ne cessait de céder, à l'intérieur de cette cage, de choir et de partir.

— Quand on a fini quelque part, précisa M. Barret, il se trouve qu'on a comblé le vide laissé par l'absence du minerai au moyen de traverses dont l'ensemble forme une **dame** qui supporte le toit. Alors, grâce à un procédé automatique, on dégage deux cornières de fer appelées **effondreuses** interposées au préalable dans l'ordre des traverses, puis on retire celles-ci et au bout de quelques jours, sollicité par sa propre masse, le toit s'effondre et comble à son tour la cavité. S'il tarde à tomber, alors on **foudroie de force.**

Or, comme si l'exemple naturel surgissait sur notre route pour sanctionner ces mots par la réalité, l'ingénieur me montra justement une ancienne allée dont le toit résistait :

— Il faudra foudroyer de force, ici, ordonna le divisionnaire : huit ou dix jours d'attente, c'est trop !

Et le porion, très calme, de répondre :

— J'ai déjà donné des ordres pour cela.

LA DELIVRANCE

Décrirai-je en détail la marche éternelle du charbon, du cœur de la terre jusqu'au jour, sur les convoyeurs, à travers cette soupape placée à l'endroit où l'on charge les berlines et qu'on désigne sous le nom de **trémie** ?

Dirai-je combien « ceux du fond » sont fiers de leur combat au point de se considérer comme punis sinon déchus quand on les envoie dans le personnel de surface ?

Chanterai-je la joie muette de ces vainqueurs de la matière, et tenterai-je d'exprimer la leçon de leur sacrifice, qui leur rapporte en moyenne 74 francs par journée de labeur

Je ne trouverais certes pas les mots lignes de ces hommes qui n'ont de comparables que leurs camarades spécialisés, non point dans l'extraction, mais dans le percement de galeries ouvertes dans le grès, et nécessaires à atteindre les gisements à exploiter. Nus, eux aussi, armés de leur foret pneumatique long de deux mètres, arrosant constamment le roc qu'ils attaquent pour neutraliser la fine et mortelle poussière de leur ouvrage, ce sont ceux qui précèdent les dynamiteurs, lorsqu'on doit procéder à un **tir** commandé électriquement du jour.

Mais qu'il me soit du moins permis de dire simplement, après avoir vu ces héroïques esclaves placés en permanence sous la menace du grisou, de l'acide carbonique, de l'effondrement, du feu de mine — « aussi dangereux que la guerre », affirme l'ingénieur — après avoir interrogé ces travailleurs méconnus et avoir recueilli de leur bouche des paroles d'espérance et de foi, qu'il me soit seulement permis d'avouer que, ayant regagné l'air pur, je me sentis revivre : la délivrance de la mine, psychique et physique, s'était accomplie doucement, par le jeu d'un ascenseur qui n'est jamais en panne...

Jean VERTEX.

LA VIE LITTÉRAIRE

DIVERSION
d'Henri LELONG

Il y aura bientôt un an, *Diversion*, le dernier ouvrage important de M. Henri Lelong, obtenait le visa de la censure.

« *Au moment où tant de soucis nous accablent*, écrivait alors en préface M. Joseph Nouaillac, *après l'épreuve d'une terrible défaite, pendant que nous souffrons d'une vie matérielle pénible, alors que nous subissons l'angoisse d'un avenir incertain et que tant d'inquiétudes nous assaillent, Henri Lelong nous invite à un optimisme opportun, à une diversion bien venue* ».

Ces lignes n'ont, hélas, pas vieilli et c'est une raison de plus pour lire ou relire ce recueil d' « *impressions* » où une cinquantaine de « morceaux », poèmes en prose, pensées choisies, brèves esquisses psychologiques, contes, souvenirs et récits historiques, arrachent un instant le lecteur à ses soucis de chaque jour.

Entre *Le petit train* et *Fierté auvergnate*, *Le Café concert au marché aux puces*, *Le Jour des morts*, *Aube d'été* et *Jardin sous la pluie*, presque toujours on hésite à choisir.

Cela signifie-t-il que *Diversion* soit comme les auberges espagnoles où on ne trouve que ce que l'on apporte ? Pas le moins du monde, car des nourritures spirituelles y sont abondamment offertes ; mais peut-être est-ce avant tout un cadre, une atmosphère que l'on y vient chercher. Tel est, en effet, le sort de presque tous les volumes d'*impressions* : à moins qu'il ne s'agisse d'authentiques chefs d'œuvres, ils sont le canevas sur lequel l'esprit brode à sa fantaisie.

Petit train qu'on ne prend plus au sérieux mais qu'on aime « parce qu'il a de longs et loyaux services, parce qu'il fait partie du paysage », combien de visages as-tu ? A d'aucuns sans doute tu rappelles quelque « tortillard » vendéen, à d'autres peut-être celui qui, par la vallée du Var, emportait, l'été dernier, vers Puget-Théniers ou vers Digne, Cannois et Niçois en quête d'un lieu où le menu soit plus copieux que sur la Côte... *Jardin sous la pluie*, tes lys, tes orangers, tes ifs, tes magnolias, je les vois devenir roses printanières, pêchers en fleurs, lauriers luisants, lilas aux tons vite passés...

Ces pages, dont Joseph Nouaillac dit qu'elles sont « simples et pures », donneront à rêver à quelques-uns. Le rêve n'est-il pas le plus beau cadeau qu'un écrivain nous puisse faire ?

C. N.

(1) *Diversion* : 1 vol. aux Editions Rivet, 21, rue d'Aixe, Limoges.

UNE SEULE FRANCE

L'Orangerie donne une exposition posthume de Vuillard qu'on ne saurait qualifier de rétrospective, au sens pris par ce mot, et qui suppose un échantillonnage des diverses périodes de l'œuvre. Le peintre Roussel,légataire de Vuillard son parent, a surtout voulu montrer les toiles inédites de Vuillard, léguées par lui à l'Etat. Ces toiles ont été des révélations, même pour ses amis et admirateurs. Vuillard, rentrant dans la nuit, après le spectacle ou un souper peignait pour lui-même, avec une hardiesse, une liberté que n'ont pas toutes ses toiles destinées au public.

On sait que les peintres appartenant au groupe des « Nobis » : Bonnard, Vuillard, Maurice Denis et Roussel, connaissent actuellement le grand succès et d'ailleurs ont toujours été « honorés ». Si Bonnard est le grand bonhomme du groupe, Vuillard a de chauds partisans. Il est l'intimiste des salons bourgeois d'après 1900. Le petit piano, le grand abat-jour, les papiers à fleurs, l'atmosphère grise, beige ou pisseuse, connaissent la grande cote. Le Vuillard actuellement offert aux amateurs est d'une autre envergure. Il excuse l'habileté des autres tableaux. Il force l'admiration.

*** Au feuilleton littéraire du Temps, le Limousin André Thérive a cédé la plume à Emile Henriot, lequel a repris l'ancien titre de la rubrique lorsqu'elle était tenue par Anatole France : La Vie Littéraire.**

*** Tandis qu'on annonce la traduction en allemand de** Pour saluer Melville, **de Jean Giono, on apprend que plus de soixante-dix mille exemplaires de** Terre des Hommes, **de Saint-Exupery, viennent d'être vendus en Allemagne en très peu de temps. La traduction de** Courrier-Sud **suivrait chez le même éditeur.**

*** Six fois dans l'année paraît, par les soins d'André Blanchard, Alain Borne, Pierre Darmangeat, Armand Guibert et Pierre Seghers, la revue « Poésie 41 » qui fait suite à « Poètes casqués », « P. C. 40 », fondée aux Armées par Pierre Seghers** (1).

Nous reviendrons prochainement sur cette importante publication d'une qualité exceptionnelle, tentative d'artisans et non entreprise commerciale d'édition, faite avec joie, avec foi, **et qui, s'adressant à tous les poètes, veut représenter avec eux cette « Ecole Française » diverse et vivante que ses animateurs désirent regrouper. D'ores et déjà,** avec joie, avec foi, **nous croyons devoir signaler à nos lecteurs « Poésie 41 ».**

« Les hommes angoissés demandent à la poésie une libération, a écrit Pierre Seghers. Si les poètes ont un devoir social à accomplir, il est manifeste : le monstre hante le labyrinthe : il faut le vaincre, il faut sauver l'homme en danger ».

*** Maud Loty, Mistinguett et, dit-on, Cécile Sorel — à laquelle il faudra sans doute plusieurs volumes — vont écrire leurs mémoires. A cette nouvelle, les vedettes de l'écran se mettent de la partie : Viviane Romance nous donnera son autobiographie et Odette Joyeux, la femme de Pierre Brasseur, son premier livre : Agathe de Nieul-L'Espoir.**

*** La mort d'Edmond Haraucourt a fait sortir de certaines bibliothèques quelques exemplaires de** La Légende des sexes, **ouvrage à ne pas mettre entre toutes les mains. Un exemplaire en édition originale a fait à Paris, à la salle Drouot, 2.030 francs, d'autres avec moins de publicité, atteignent des prix à peu près identiques.**

Une lettre autographe de Leconte de Lisle a trouvé péniblement preneur à 1.100 francs. Par contre une bouteille de gin s'est vendue 460 francs !

(1) Pierre Seghers : Les Angles, par Villeneuve lès Avignon.

LA GRANDE PENSÉE DE BONAPARTE
par Pierre COSTANTINI

Si Bonaparte avait enlevé la place de St Jean d'Acre, comment eut-il repétri le monde ?

Telle est l'hypothèse d'où procède ce livre.

On connaît, par l'aveu qu'il en a fait maintes fois, les intentions alors de Bonaparte : fédérer les diverses nations d'Europe et contraindre les Britanniques à une coopération continentale.

Situé ainsi, l'intérêt premier du livre de Costantini est son actualité, en ce temps où nous voyons se constituer la fédération rêvée par Bonaparte, où nous voyons pour ainsi dire s'insérer dans le rêve la grande pensée du grand Corse, prophète en même temps que froid logicien.

Autre chose confère à cet essai dynamique un attrait inédit : la révélation d'aspects nouveaux et parfois assez déconcertants de la personnalité du héros. Résumer nous est impossible : il faut lire, il faut suivre l'auteur et l'objet de son étude dans la magnifique randonnée qu'ils entreprennent à travers l'espace et le temps : d'un bout à l'autre de l'Europe et d'Alexandre à Beethoven.

En bref, M. Costantini, officier aviateur, homme d'énergie, écrivain précis et fervent, nous donne un livre tel que nous souhaiterions d'en lire un ou deux chaque année.

Maurice GIFFARD.

BANQUE POPULAIRE
DU CENTRE
TOUTES OPERATIONS
DE
BANQUE
ET DE
BOURSE
PRETS AUX ARTISANS

Gaston DELAGE
ENSEMBLIER
Diplômé de la Ville de Paris
****
23, pl. de la République - LIMOGES

Les émaux peints du Dr Jouhaud

(**Suite de la 3e page**)

Et toujours et toujours son merveilleux dessin ! Ce médecin, qui au début de son art, n'en avait, a-t-il écrit, que « quelques notions » a travaillé avec une si incessante énergie qu'il a atteint l'incontestable maîtrise. Voulant obtenir coûte que coûte la mâle franchise des émailleurs du champlevé et souhaitant éliminer aussi bien les digues de leurs alvéoles que les brides du cloisonné, l'artiste a dû ramener son dessin au laconisme le plus héroïque. Se refusant bientôt même le trait noir des sertissages, analogue à l'enchâssement des peintres en vitraux, il n'eut plus que la ressource d'étudier chacun de ses cristaux broyés dans son comportement au feu et aux cuissons successives et, pour ainsi dire, dans son humeur. Ainsi seulement il pouvait espérer faire tenir en place les tons qu'il lui fallait sans qu'ils se compénètrent, sans qu'ils débordent ou se rétractent. Ce n'était chose possible qu'à un artiste plié aux patientes recherches du laboratoire et ayant même abordé les préparations biologiques de l'Institut Pasteur.

Devant avoir constamment à l'esprit ce que le feu laisserait subsister de ses traits et de ses intentions, M. Jouhaud dut s'en tenir au dessin le plus profondément réfléchi le plus synthétique presque schématisé, en somme, comme on dit le dessin le plus serré, le vrai dessin de fer des graveurs en pierre dure ; au propre, dans ses réussites, un dessin d'autant d'ampleur et de certitude que le dessin de Daumier ou de Degas.

En conclusion, on voudrait pouvoir adjurer la ville actuelle de Limoges de ne pas retomber dans la faute commise par la ville d'hier : celle de ne pas recueillir l'œuvre complète d'un peintre archéologue qui s'était dévoué à peindre intelligemment toutes les reliques de la Cité. Limoges n'a rempli qu'une salle des œuvres du bon archéologue Courtot; or,c'est la plus intéressante des salles régionales du musée de l'Ancien Evêché, et il faudra bien venir à racheter au jour le jour toutes les toiles qu'on a laissés se disperser à la légère.

Que l'on en fasse pas autant de l'ensemble des œuvres et de l'atelier de Léon Jouhaud.

Que l'on ne laisse pas un marchand-vautour faire main basse un jour sur ces somptuosités pour les revendre à prix d'or à tous les grands musées et à tous les grands collectionneurs du monde.

L'antique métropole de l'**opus lemovicense**, celle des vieilles abbayes circonvoisines, la ville des grands artisans des XVIe et XVIIe siècles doit posséder une incomparable maison de l'émail. Une salle Jouhaud en un musée et une rue Jouhaud ne suffiraient pas. La ville où il est né et où il a vécu doit, en vérité, une réparation à l'artiste qui l'a grandement honorée et qu'elle a laissé les échos de la Capitale et ceux des grandes revues étrangères souligner à son attention. Ayant persévéré dans la voie médicale, ayant quitté sa petite patrie, le docteur n'aurait-il pas connu la gloire mondiale la plus complète ?

Comme en son temps Léonard Limosin, comme les maîtres qualifiés que les vieilles cités d'Europe connurent et auxquels elles confiaient les plus hautes et les plus délicates missions, le docteur Jouhaud n'est-il pas à l'heure présente, chez lui, le plus notoire citoyen de la cité ? Avec Renoir, qui n'y revint jamais, si l'on y connaît un plus grand artiste, qu'on me l'indique !

Dans son infatigable curiosité et son inlassable travail, l'émailleur, moins actif en nos temps malaisés, ne complète-t-il pas son œuvre par les études qu'il fait du passé de sa province ?

J'ose donc souhaiter et demande ici que la maison qu'il a, je pense, bâtie à son idée et décorée à son goût, devienne un musée tel qu'il en a été consacré un peu partout au souvenir d'un homme « représentatif ». Comme on a accoutumé de dire depuis Emerson, tous les touristes d'art, et les touristes tout court, ne viendraient-ils pas voir, à Limoges, le musée Jouhaud : la maison d'un artiste limousin ? Des vitrines y présenteraient les vases recouverts d'émail translucide auxquels a collaboré Mme Jouhaud ainsi que l'étonnante merveille des bijoux d'une suprême élégance qui complète la série des coléoptères dont la nature s'était ingéniée à colorer les élytres. On y verrait en place auprès des études nombreuses que l'artiste a faites dans la région d'Eymoutiers, principalement, des œuvres choisies de son beau-père, égal des plus grands aquarellistes anglais, et celles de beaucoup d'amis de cette famille d'artistes, entre autres de Paul Thomas dont le docteur a étudié l'œuvre.

Limogeois, Limougeauds, Limousins, fixez au plus tôt, fixons au plus vite le sort du musée Jouhaud ! Ne laissez pas à l'avenir le soin de le reconstituer un jour.

Denis ROCHE.

LE PAYS CORRÉZIEN
célébré par la plume et par la caméra

La commission départementale d'action et de propagande régionalistes, dont le Président est le Docteur De La Farge, l'animateur bien connu de l'association folklorique " l'Ecole Ventadour ," vient de créer une revue : " Corrèze ".

J'ai sous les yeux le premier numéro, daté de Novembre 41. Un avant-propos du Docteur De La Farge expose les buts de la revue : " rechercher et synthétiser les efforts passés, les réalisations dont notre région put être le théâtre, évoquer le visage et l'âme de notre terroir, exalter chez tous ceux qui vivent sur le sol limousin l'amour de ce sol ".

Elle se propose encore : "...de faire le point de l'activité culturelle, sociale et économique de la Corrèze, d'intéresser nos compatriotes à tous les problèmes de la vie,non seulement de notre département mais encore de la région dans laquelle il va se trouver intégré, de travailler à la mise en valeur de toutes les richesses de notre coin provincial... ".

La revue " Corrèze " a donc un idéal et des ambitions élevés. Ce premier numéro est d'ailleurs intéressant, copieux et d'une luxueuse présentation. Sous une sobre couverture où chatoient, dans un écusson composite,les armes de plusieurs cités corréziennes, un sommaire éclectique révèle des articles signés de : Charles Silvestre, Joseph Nouaillac, Amédée et Jean Bouyssonie, C. E. Riedel, Christian Rosselange,Marcelle Prat de Jouvenel, Eusèbe Bombal, Pierre Astruc, Joseph Lacoste, André Salesse-Lavergne, Colonel Duché, Arnaud et Marguerite Gènes. Des photos judicieusement choisies, des dessins à la plume illustrent le texte. L'ensemble est d'une très heureuse tenue. C'est, à ma connaissance, la première fois depuis la guerre que paraît une revue provinciale de cette importance.

" Corrèze " est une des manifestations du souci de décentralisation et de relèvement affirmé par le Gouvernement du Maréchal Pétain. C'est une incontestable réussite et nous souhaitons longue vie à la nouvelle revue corrézienne.

Toujours sous les auspices de la Commission de Propagande régionaliste une société de production cinématographique s'est créée à Brive sous le titre de " Lemovix ". Cette société se propose de tourner des films folkloriques, régionaliste et historiques. Un documentaire " Visages de la Corrèze " est sur le point d'être terminé. Deux autres documentaires intéressant notre terroir seront tournés incessamment : " La Préhistoire ", scénario des abbés Bouyssonie et " Au son de l'accordéon correzien " scénario d'André Salesse-Lavergne.

Le cinéma s'intéresse décidément au Limousin car j'apprends qu'à Paris, une firme cinématographique dont le directeur général est notre compatriote, M. Camille Tramichel, vient de recevoir le scénario d'un important " documentaire romancé " sur la Corrèze. Ce scénario glorifierait en même temps les aspects pittoresques de notre département et le retour à la terre. Les premiers tours de manivelle seraient donnés au printemps prochain.

Marcel-Pierre ROLLIN.

PEINTURE ET VITRERIE
DÉCORATION
PAPIERS PEINTS
****
GUISE et Cie
3, COURS JOURDAN - LIMOGES

Malgré les difficultés du moment...
A. DONY
2, 4, 6, rue des Halles
LIMOGES
habille toujours convenablement

Imp. ÆGITNA, 27, rue de Châteaudun CANNES Téléphone : 935-59
Le gérant : Jean OGGERO.